

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFIGAR BEY

	Pages.
GEORGES GORSE... La douceur de la vie.....	545
PIERRE JOUGUET... L'Athènes de Périclès et les destinées de la Grèce....	550
*** ... La paix du soir (<i>suite</i>).....	570
YVETTE HABIB..... Chant de la privation.....	592
GASTON WIET..... Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte....	594
J. ASCAR-NAHAS ... Nouvelles réflexions d'Ebn Goha.....	613
FERNAND LEPRETTE. Dialogue nocturne.....	624
L. G..... Conte de fées pour les enfants de 1950.....	631
JEANNE ARCACHE... Les enfants et le jardinier.....	634
A. KHÉDRY..... Identité.....	637
LUCIENNE ÉPRON... Souvenirs de la maison de Loti.....	639
GEORGES DUMANI.. Fragments.....	646

ÉGYPTÉ : 5 PIASTRES

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaire des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales
villes du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*

LA DOUCEUR DE LA VIE.

La douceur de la vie : le titre même du dernier livre de Jules Romains résonne étrangement aujourd'hui. Étrangement faux, mais étrangement doux, comme sonne au loin une « cloche fêlée ». Nous écoutons avec amertume et tendresse tout ce qui vient nous parler de la France, et nous rappeler qu'elle fut si longtemps un enclos préservé de la douceur de vivre. Avons-nous assez joui de cette douceur, avons-nous été assez attentifs à la savourer ? Comme la santé et la jeunesse, les plus grands biens de la vie, faut-il avoir perdu la douceur de vivre pour comprendre enfin quelle grâce elle fut pour nous ? Oui, quelle grâce de se promener en vivotant dans le Paris des héros si fraternels de Romains, entre les « thurnes » de la rue d'Ulm et les boutiques de la rue Saint-Jacques, entre la rue du Dragon et la rue du Pot-de-Fer, et près du sinistre Canal Saint-Martin, et dans la banlieue matinale de l'Est... Oh ! renonçons tout de suite à marcher au fil de ces rues, qui sont la vraie figure symbolique de notre esprit. Est-ce un plan de Paris, ou l'anatomie d'un cerveau géant, avec le grand sillon de la Seine, et ces innombrables sillons et vaisseaux, et ces centres nerveux, et jusqu'à la pulsation du sang, au flux et au reflux des foules du matin et du soir ? Cette fois d'ailleurs, Romains

abandonne Paris pour Nice, où son héros Jallez, journaliste en trêve de reportages et poète en mal de poèmes, va goûter, au lendemain de l'autre guerre, la douceur de la vie. Au lendemain de ces grands désastres que sont la défaite et la victoire, n'est-il pas nécessaire de chercher une position de repli? Et même, après l'accablement d'une défaite provisoire et non acceptée, au plus fort d'une lutte qui continue, n'est-ce pas une condition de salut que de chercher à préserver pour plus tard, que de chercher immédiatement à conserver intact en nous-mêmes un lieu réservé à la douceur de vivre?

Il nous arrive pourtant d'être tellement liés à un paysage que nous avons peine à concevoir d'autre douceur que la sienne. Comme la remarquait Ortega y Gasset, le français exprime très finement cette nuance par le mot *dépaysement* : nous sommes dépayés, nous avons perdu contact avec notre paysage intérieur. Nos paysages de France sont nos paysages intérieurs, si variés et si uniques, liés l'un à l'autre par on ne sait quelle harmonie : Nice et Paris, tel plateau du Tarn ou tel calvaire de Bretagne, telle colline de Lorraine ou telle auberge de Socoa, les Baux de Provence ou tel chemin creux de Vendée.

Essayons aujourd'hui d'évoquer, presque au hasard, d'appeler, de chercher l'un d'eux, le plus humble d'entre eux.

Au chemin creux la terre est épaisse et grasse. Je la vois, marquée de trous d'eau, creusée d'ornières profondes, durcie par plaques au soleil où l'enfant saute. Des gouttes irisées brillent un peu sur la glaise. C'est toi d'abord, sol du chemin, visage ridé et crevassé, qui me souris.

Jaune et vert pâle. Aux haies et aux champs tout l'or d'avril, boutons d'or et genêts, et primevères pour les gros bouquets ronds. Voici les bourgeons velus, poilus. Des églantines blanches et rosées font saigner mes doigts. Fleurs de printemps insaisissables, boutons, clochettes, petites marguerites, ah! impossibles à cueillir, si purement périssables.

Et l'herbe! L'herbe surtout, douce et fraîche au toucher, dont l'odeur m'envahit. Sur ce pré qui s'étale au niveau de mes yeux, on roule et on cabriole, en prenant garde seulement à passer loin des vaches et à s'arrêter au bas de la pente, juste avant le ruisseau. Aux sens de l'enfance et du rêve, l'odeur étourdissante et l'ivresse de l'herbe!

Rieuse et bavarde, avec une voix de tête qui traîne sur les voyelles, une très jeune fille me parle. Elle est brune, aux pommettes saillantes, sa robe montante est durement fermée. Elle a cueilli des églantines et ses doigts saignent.

Le bleu du ciel est si léger, si pénétrable, si profond! Le soleil d'avril illumine l'air froid. Nuages. Répandue sur toutes choses, une fraîcheur d'éther, une fraîcheur éblouissante, brûle mon cœur.

Mais sur chacun quel voile, quelle angoisse!... Si profondément poète lorsqu'il n'écrit pas en vers, Romains évoquait cet Ange des pensées tristes qui passe au crépuscule sur la mer. Nous ne pouvons plus désormais nous délivrer de l'Ange triste : à chaque fois que nous évoquons des lieux ou des visages chers, nous ne pouvons nous défaire d'une pensée d'Ange triste. Paris couvert de croix gammées, Nice promise à l'Italie... Qu'en pensez vous, Romains, vous qui avez préféré vous enfuir, et qui nous lancez de si pathétiques appels?...

Douceur peu durable, monde fragile! A nous tous les poètes :

*Linquenda tellus et domus et placens
Uxor...*

Tout cela, nous le savions déjà trop. Mais, dit le journal de Jallez « on vient de nous le démontrer jusqu'à l'obsession, jusqu'à l'épouvante. Et l'on continue... Horrible sport des hommes contre les hommes! Que cherchent-ils donc à se prouver? Qu'ils sont plus durs que les hommes

d'en face? Qu'ils aiment moins leur femme, leur vie, leurs joies?»... Au cours d'une de ses promenades, il arrive à Jallez de remarquer une grande villa de style italien. Sous un cadran solaire cette variante de deux vers fameux :

Nunc inveni portum. Spes et Fortuna valet!
Sat me lusistis. Ludite nunc alios!

A côté une date : 1910. Cette maison était habitée par un couple de vieux Autrichiens «très tranquilles et très aimables». Depuis, la guerre était venue, et ils s'en étaient allés. «Ceux qui avaient su choisir cet endroit, y bâtir cette maison, et la mettre sous l'invocation de ces deux vers, avaient mérité en effet d'y voir jusqu'à leur mort les soirs tomber sur la baie. Ils furent mal récompensés d'avoir été sages et subtils.» Et pourtant gardons-nous d'en tirer un conseil désastreux. Pourvu que, dans ces quatre années de bonheur «ils n'aient rien laissé perdre!» S'ils sont encore vivants «puissent-ils avoir la sagesse de penser à leur villa du cap d'Antibes, non pour se mieux désespérer, mais pour se convaincre qu'ils ont eu ces quatre ans bien à eux, quatre années bien comptées à leur cadran solaire, *spes* et *fortuna* épelés des centaines et des centaines de fois par le doigt d'ombre»...

A l'heure même où notre devoir le plus élémentaire nous commande de tendre notre volonté de vie, notre volonté agissante de liberté, un autre devoir nous commande de préserver en nous un domaine. Par hygiène, au moins, gardons assez d'air pour respirer. La douceur et la facilité de ces berges du Nil nous y invitent, et le bruit régulier de l'eau, et les hautes fusées des palmiers. Il nous est impossible de leur être tellement infidèles... «Nous qui sommes encore vivants, nous ne mériterions pas de l'être, nous ferions scandale par notre privilège, si nous vivions distraitement...» Au milieu des plus rudes épreuves, il nous faut être merveilleusement atten-

tifs à la vie, accueillir toutes les grâces du cœur et, quand il plaira aux dieux, leur ardeur feinte.

Mais quelle angoisse latente ! Dans quelques belles pages récemment publiées ici même, Georges Dumani nous le rappelait : le vrai lieu de la douceur de vivre, c'était la France. « La douceur de vivre est une formule et une réalité françaises, et c'est d'autant plus émouvant que la France, sans cesse menacée et plusieurs fois envahie, eut à subir de nombreuses guerres et n'a jamais connu de sécurité définitive. » Une harmonie de rudes puissances, un précieux équilibre de forces, instable et toujours réprouvé, faisaient la douceur française. Perpétuellement menacée comme la beauté même, qui s'attire par là tant d'amour, perpétuellement détruite et ensemble éternelle.

Georges GORSE.

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE.

LE GOUVERNEMENT DE L'ARISTOCRATIE.

*Sunt quibus unum opus est intactae Palladis urbem
Carminè perpetuo celebrare et*

Undique decerptam fronti praeponere olivam

(HORACE, *Odes*, I, 7).

Au lendemain des guerres Médiques un souffle de grandeur soulève le monde hellène. L'unanimité, qui ne s'était guère manifestée pendant la lutte, semble s'affirmer après la victoire. Le sens national des événements éclate à tous les yeux avec évidence. Il est senti à la fois par les Doriens et par les Ioniens. A Athènes, sept ans après la bataille de Platées, le chorège Périclès et le poète Eschyle présentent les *Perses* aux Dionysies urbaines de 472 et en 470 Pindare, originaire de cette Thèbes qui avait pourtant « médizé », associe au souvenir de la victoire d'Hiéron à Cumes sur les Étrusques, celui du triomphe de Gélon à Himère, d'Athènes à Salamine et de Sparte à Platées :

« Les Tyrrhéniens savent ce qu'ils ont souffert, quand le chef des Syracusains les a domptés, et que, du haut de leurs vaisseaux rapides, il a jeté à la mer la fleur de leur jeunesse, arrachant la Grèce à la dure servitude.

J'irai chercher pour salaire à Salamine la reconnaissance des Athéniens ; à Sparte je dirai la bataille au pied du Cithéron, double désastre pour l'arc recourbé des Mèdes ; mais alors, le long des eaux limpides de l'Himéras, j'aurai achevé pour les fils de Deinonénès l'hymne dû à leur vaillance victorieuse des guerriers ennemis⁽¹⁾. »

Comment ces sentiments s'expriment-ils dans la vie politique ? Ces Grecs, qui ont une conscience si claire de leur unité, vont-ils enfin former une seule nation ? On pourrait le croire. Au moins aperçoit-on des tendances au groupement. Des « ligues » naissent, et des cités grandissent capables de les présider. En Sicile, les services rendus à la cause grecque par ces Deinoménides, que Pindare et Bacchylide ont chantés, justifieraient l'hégémonie d'une Syracuse assez forte pour résister à l'élément sémite. En Grèce, la guerre a provoqué la formation d'une ligue hellénique, qui n'est pas dissoute, et que symbolise le serpent de bronze de Platées. Elle enveloppe deux grandes confédérations, l'une ancienne autour de Sparte, l'autre nouvelle autour d'Athènes. L'unité n'est encore qu'un rêve lointain, l'union du moins paraît faite et l'on entrevoit presque l'image de deux ou trois puissances, qui, s'équilibrant dans la paix ou même dans la guerre, auraient assuré à l'hellénisme une armature politique plus solide que cette poussière de petites républiques qui s'usent en querelles sanglantes et ne fleurissent chacune tour à tour un matin que pour tomber, le soir, languissantes et desséchées. Quoi qu'on en ait dit, dans la première moitié du v^e siècle, le conflit entre Sparte et Athènes n'était probablement pas inévitable.

⁽¹⁾ PINDARE, *Pythique*, I, 144-156. Traduction Aimé Puech. Pour les auteurs édités dans la collection des Universités de France, je cite généralement la traduction qui accompagne ces éditions. Pour Thucydide, j'emprunte la traduction J. Voilquin. Je ne me suis pas interdit à l'occasion quelques légers changements.

Les deux ligues — la maritime et la continentale — celle de Délos et celle du Péloponèse — pouvaient tenter de délimiter leur domaine. Une œuvre commune, la défense contre les Barbares, les sollicitait. Et pourtant moins de vingt ans après Salamine, nous trouvons la Grèce en feu, Athènes et Sparte engagées dans une guerre fratricide, qui aboutit en 445 à une paix précaire ; 14 ans s'écoulent encore et la seconde guerre du Péloponèse commence, qui consacre à jamais le déchirement de la Grèce.

Ainsi la Grèce, si elle a parfaitement rempli sa mission civilisatrice, a manqué sa destinée politique. Elle l'a manquée singulièrement trois fois. D'abord après les guerres Médiques ; puis au temps de Philippe et d'Alexandre, quand le roi de Macédoine, avec sa ligue de Corinthe, lui proposait une confédération et une protection, et peut-être encore au III^e siècle, au temps de Philippe V, qu'elle combat, au lieu de l'aider à sauver le monde grec de la domination romaine. Mais évidemment il y aurait beaucoup à dire sur le caractère complexe des événements qui remplissent les deux derniers actes de ce grand drame et le premier échec est de beaucoup le plus lamentable. Au temps de l'hégémonie macédonienne, l'union est offerte aux Grecs, par une puissance étrangère ; au V^e siècle elle pouvait naître de l'âme même de la Grèce. Pour n'avoir pas obéi aux inspirations les plus généreuses de cette âme et s'être obstinée dans un particularisme intransigeant, la Grèce a créé en elle-même des dissensions et des haines qui n'ont pas peu contribué à la rendre incapable de saisir les autres occasions de s'organiser en un puissant et durable État.

Après coup cette destinée nous paraît inévitable ; nous nous disons même qu'il n'était peut-être ni possible ni souhaitable que cette multitude de cités ; bouillonnantes d'énergies créatrices, consentissent à se contraindre dans les cadres d'une sorte d'Empire ou même d'une grande confédération dirigée. Elles auraient dû faire le sacrifice d'une partie au moins de cette précieuse autonomie que

les Grecs appelaient liberté, et c'était grave. Au m^e siècle ce sera un problème d'harmoniser les institutions des cités avec celles des monarchies qui les dominent ; problème difficile, puisque c'est aussi un problème difficile pour les historiens juristes de nos jours de retrouver et de définir les principes de Droit public qui réglaient alors les rapports des villes grecques et des souverains. Car «le droit des peuples et celui des rois ne s'accordent jamais mieux que dans le silence». Le mot du Cardinal de Retz s'applique à cette lointaine antiquité comme à l'époque si différente de la Fronde.

On peut donc écrire bien des pages sur les causes qui morcelèrent irrémédiablement la Grèce en cent républiques rivales. Mais on peut en écrire autant sur les raisons que les Hellènes avaient de se sentir un seul et même peuple. A les mettre sur le papier, ces arguments semblent se balancer. L'historien est bien obligé de se demander quelle influence est venue faire pencher la balance, et il ne peut guère la trouver que dans la conduite des hommes.

La période décisive est, on le voit, l'apogée de cette civilisation athénienne, objet de la juste admiration de l'histoire, une des heures les plus lumineuses du «miracle grec». A nos yeux, ce miracle se cristallise dans les marbres du Parthénon, et, depuis Renan, nous sommes accoutumés, chacun à notre manière, à prier sur l'Acropole. Pour ma part, je n'y voudrais jamais manquer : «C'est à Athènes que vous allez, respectez les Dieux!» Et l'on risque hélas ! de passer pour sacrilège, quand on s'aperçoit que ces dieux étaient des hommes, et que l'idéal d'incorruptible perfection, que Phidias a inscrit dans l'ivoire, l'or et le marbre, s'est dissipé dans les tempêtes de la politique. L'histoire est une étude sévère, et qui dévoile bien de cruelles réalités. Je connais pourtant parmi mes amis hellènes de grands patriotes, qui, devant la Grèce antique, ne conçoivent d'autre attitude que l'extase. Si ces pages leur tombent sous les yeux, je les supplie

de ne pas lire plus avant. Je serais désolé de leur faire la moindre peine. Mais ils doivent aussi fermer leur Thucydide pour toujours.

Ouvrons le, au contraire, et nous risquons fort de constater que la cité, qui eut peut-être la plus grande part de responsabilité dans ce désastre de l'hellénisme, est précisément celle qui a le plus contribué à la réussite du miracle grec ; c'est l'Athènes démocratique, l'Athènes de Périclès ! Ce n'est pas là une découverte originale, mais c'est une vérité qui, en France, a été légèrement voilée. Nous avons une école d'excellents historiens, généralement universitaires, qui, bien involontairement sans doute, l'ont enveloppée de quelque brume. Lisez par exemple, et surtout, les beaux volumes de Gustave Glotz. Formé par une génération qui a chez nous fondé la République, la religion de la démocratie se combine chez cet humaniste avec la religion d'Athènes, dont nul n'a su montrer avec plus de force la véritable grandeur. Pourtant il m'a semblé parfois que ce double culte lui avait inspiré une admiration exagérée pour des institutions et des hommes qui ne la méritaient pas. Mais Glotz est un grand maître, un savant et probe historien. Que dire de certains manuels de seconde main, où la plupart des jeunes Français puisent, dans des exposés tronqués par les programmes, leur science définitive sur l'antiquité. On est étonné quand on s'entretient avec certains hommes du monde, même ouverts et instruits, de l'idée puérile qu'ils se font de la Grèce ancienne. On ne leur a montré d'Athènes que quelques fragments de ce qu'elle a laissé d'immortel, quelques œuvres d'art, quelques morceaux choisis de poètes. Ils en sont venus à se l'imaginer comme une aimable ville académique, ce qu'elle était au temps de Cicéron, alors que son génie l'avait depuis longtemps désertée ; ils se représentent le peuple athénien comme une élite merveilleusement douée, et qui passait son temps à savourer, en dilettante, les belles choses. De ce qu'Athènes, comme dit le bon Duruy, cultivait les lettres

et les arts, on conclut qu'elle n'a jamais fait autre chose. On ne songe pas que les chefs-d'œuvre qu'on admire, souvent de confiance, ont été créés au fracas des batailles, qui engageaient tragiquement les destins de la cité. Les *Perses* d'Eschyle sont de 472, au temps des victoires de Cimon : l'*Orestie* a été jouée en pleine guerre et l'*Œdipe à Colone*, l'un des plus nobles poèmes qui furent jamais récités sur un théâtre, est né de l'âme religieuse et apaisée du vieux Sophocle, au moment où sa ville allait succomber à la fin d'une affreuse guerre, qui avait duré 30 ans. On se persuade trop, dès les bancs de l'école, que la vie facile est la plus favorable aux créations durables de l'esprit. En vérité Athènes, comme l'écrivait Paul Perdrizet, il y a déjà longtemps, fut une « terrible » cité, bien plus semblable à Pise, Florence, Gênes, Venise du Moyen âge ou de la Renaissance qu'à la Genève de la Société des Nations. C'est à dessein que je parle de Genève. Que n'a-t-on pas écrit sur la politique panhellénique de Périclès ! C'est un mirage qui s'évanouit aux premiers pas que l'on fait pour l'approcher. Mais notre enseignement officiel aime à noyer les dures vérités de l'histoire dans une sorte d'idéalisme illusoire et banal qui suggère à l'opinion moyenne de notre pays bien des néfastes sottises.

C'est pour réagir contre ces préjugés que j'avais accepté l'automne dernier, sur l'aimable invitation du Père Boulanger, de traiter, après bien d'autres, cet éternel sujet dans une réunion du cercle Thomiste, et que, cédant à la flatteuse demande de mes amis G. Dumani et Gaston Wiet, je les reprends aujourd'hui pour les lecteurs de la *Revue du Caire*. A défaut d'autres mérites, je voudrais que l'on reconnût aux pages qui suivent celui de la sincérité. Mais je serais fâché si l'on y trouvait cette plate ou solennelle indifférence que certains nomment objectivité. On peut discuter froidement la chronologie d'une dynastie pharaonique. Mais quand il s'agit d'Athènes et de la Grèce ! Comment n'apporterait-on pas toutes les

forces de son esprit et de son cœur à l'étude de problèmes qui se posent, sans doute autrement, mais qui se posent certainement aujourd'hui, plus tragiquement que jamais? J'ai pourtant presque toujours évité les comparaisons de ce passé si proche avec notre présent si lourd. Mais je ne suis pas de ceux qui croient que des textes morts suffisent à notre curiosité et que l'on puisse pénétrer l'esprit des générations anciennes, sans la connaissance des hommes que l'on voit vivre autour de soi.

*
* *

Quelle était donc cette Athènes au lendemain des guerres Médiques? Elle vivait encore sous la constitution de Clisthène (510). Clisthène passe à bon droit pour le fondateur de la démocratie, mais sa constitution n'était pas radicalement démocratique. Si la souveraineté réside dans l'assemblée du peuple (*ekklesia*), ouverte depuis Solon aux citoyens de la dernière classe, les *thètes*, les magistratures prépondérantes et notamment l'archontat sont entre les mains des riches, des *pentacosiomédimnes*, c'est-à-dire en général de l'aristocratie. Athènes possède une assemblée, l'Aréopage, dont on connaît surtout les attributions judiciaires, mais qui avait un pouvoir politique pondérateur et était composée des anciens archontes. Athènes est donc gouvernée par ses nobles.

On a dit beaucoup de mal de l'aristocratie grecque, de l'aristocratie athénienne en particulier, et ces jugements sévères ne sont pas complètement immérités. La période pendant laquelle l'aristocratie a dominé a connu des duretés et des misères; c'est, en Béotie, «l'âge de fer» d'Hésiode, celui des «seigneurs mangeurs de présents»⁽¹⁾, et, pour Athènes, on peut invoquer le passage d'Aristote⁽²⁾ sur les *hectémores*, ces pauvres fermiers endettés, auxquels

⁽¹⁾ HÉSIODE, *Travaux*, 38-39. — ⁽²⁾ ARISTOTE, *Athen. Pol.*, II, 2.

les nobles propriétaires ne laissent que le sixième des fruits ; or, pour certains historiens, ces misérables étaient des privilégiés ! Leur révolte suscite les troubles qui, depuis Solon, ont peu à peu transformé la société et l'État athénien. Mais il ne faut pas être injuste, ni oublier ce que la Grèce doit à ses nobles. C'est dans ces vieilles familles que s'est forgée la discipline morale qui maintiendra l'armature de la nation. Car il faut nous débarrasser de cette illusion romantique, que, dans l'ordre intellectuel et moral, les masses soient créatrices. Elles ne connaissent que leurs passions et leurs besoins, et, si elles se disciplinent pour les satisfaire, ce n'est pas en s'imposant une règle, mais en se donnant un maître. On en aurait des preuves aussi abondantes dans l'histoire de l'antiquité que dans celle de notre temps. Mais dans ce vieux *génos* sous l'autorité du *pater*, consacrée par les longues traditions de la religion du foyer, se sont lentement constitués un droit et une morale, auxquels se soumettent toutes les volontés saines, et que le « vilain », le *kakos*, comme dit Théognis de Mégare, ne connaît pas. Plus tard, sans doute, la famille populaire se modèlera sur la famille noble et le *thiase* est formé à l'imitation du *génos*.

Comme il est naturel dans cette Grèce adolescente où tout est poésie, c'est un poète, c'est Pindare, qui nous fera pénétrer dans l'atmosphère de ces nobles maisons. Nul n'a célébré la noblesse en des termes plus somptueux. Être « né », c'est pour lui le privilège inestimable. Le fils de ses œuvres « celui qui ne sait que ce qu'il a appris », demeure « obscur, ballotté par un souffle inconstant, jamais il ne s'avance d'un pied sûr et son âme reste inégale aux mille vertus qu'il voudrait goûter »⁽¹⁾. Que ne peut au contraire l'héroïsme héréditaire ? « La nature fait briller chez les enfants l'esprit généreux qu'ils tiennent de leur

⁽¹⁾ PINDARE, *Néméenne*, III, 70-74.

père»⁽¹⁾ car «la noblesse nous donne la force dans l'action et la raison dans le conseil»⁽²⁾. Cet avantage de la tradition, les peuples l'éprouvent comme les hommes : «et quand il est transmis par l'hérédité, le gouvernement des cités est en de bonnes mains»⁽³⁾. «Heureuse Lacédémone ! Heureuse Thessalie ! gouvernées par les descendants d'un même ancêtre, la race d'Héraklès le vaillant⁽⁴⁾.» Pourtant, même pour le noble, la vertu, c'est-à-dire cette divine puissance de qui l'homme reçoit l'énergie intime qui le pousse à donner toute la mesure de sa valeur, est elle-même une conquête difficile. «Aréta, dit Simonide, habite des rochers inaccessibles et recherche le chœur des Nymphes agiles. Elle n'est pas visible aux yeux de tous les mortels ; pour l'atteindre il faut avoir le cœur mordu par le désir de l'effort, et aller jusqu'à l'extrémité du courage»⁽⁵⁾, et l'image qui hantait l'esprit du jeune noble, c'était celle qu'il pouvait admirer, par exemple, aux métopes d'Olympie ou au Trésor des Athéniens à Delphes, celles de ces éphèbes à demi divins, Thésée ou Héraklès, dignes des entretiens familiers avec les déesses. Pour célébrer cet héroïsme en son printemps, la poésie n'est pas moins évocatrice que le ciseau d'un Myron ou le pinceau d'un Euphronios. Bacchylide nous fera voir, «armé du glaive à la poignée d'ivoire, et de deux javelots, coiffé du casque laconien, vêtu d'une tunique de pourpre et de la chlamyde thessalienne», l'enfant Thésée, «dans la fleur de sa première jeunesse, déjà vainqueur des monstrueux brigands, et soucieux des jeux d'Arès, la mêlée guerrière retentissante d'airain»⁽⁶⁾ et Pindare, dans une

(1) PINDARE, *Pythique*, VIII, 64-65.

(2) ID., *Néméenne*, I, 39-40.

(3) ID., *Pythique*, X, 110-111.

(4) ID., *ibid.*, 1-4.

(5) SIMONIDE dans *Anthologia Lyrica* d'E. Diehl, vol. II, p. 78 fragment 37.

(6) BACCHYLIDE, XVII. *Thésée* (Blass).

strophe de la quatrième *Pythique*, dresse devant nous, comme une figure du Sodoma, l'étonnant Jason au double javelot : « la tunique des Magnètes s'ajuste à ses membres admirables, une peau de panthère l'abrite contre les frissons de la pluie. Il n'avait pas laissé couper ses boucles magnifiques ; sa chevelure incendiait tout son dos⁽¹⁾ ». Ainsi doué par les Grâces et par Athéna, il reste au jeune noble à affronter tous les risques, « car les vertus qui ne savent pas courir les dangers n'ont pas plus de prix dans les cités que sur les mers⁽²⁾ ». Il ne doit viser qu'à la « suprême couronne » : la gloire et le bonheur⁽³⁾. Mais il n'y saurait atteindre sans observer la justice « que l'esprit des mortels est trop prompt à sacrifier au gain frauduleux. Et cependant, ils marchent ainsi à de redoutables lendemains⁽⁴⁾ ». Le châtement vient des dieux et l'on doit avant tout honorer les dieux, les dieux et les ancêtres, « c'est le double conseil que le fils de Philyre (le centaure Chiron) répétait dans ses montagnes au robuste fils de Pelée, qu'il élevait loin de ses parents⁽⁵⁾ » et le premier hommage que l'on doit aux dieux, c'est pour l'homme, de ne pas oublier sa condition mortelle. Tantale fut châtié pour avoir distribué à ses amis le nectar et l'ambrosie que les dieux lui avaient accordés⁽⁶⁾. « Oh ! mon âme n'aspire pas à la vie des immortels⁽⁷⁾ », le bonheur qui peut te venir, attribue-le à la Divinité « ... Souviens-toi qu'un seul instant voit souffler du ciel des brises contraires⁽⁸⁾ ... » « Seuls, les enfants des dieux sont invulnérables⁽⁹⁾. » Aussi faut-il savoir se résigner à la fortune : « Humble dans l'humble fortune, je serai grand dans la grande. Mon âme suivra sa destinée présente et s'y accommodera de son mieux⁽¹⁰⁾ ». La piété de Pindare, pour

⁽¹⁾ PINDARE, *Pythique*, IV, 138-146. — ⁽²⁾ Id., *Olympique*, VI, 14-16. — ⁽³⁾ Id., *Pythique*, I, 191-196. — ⁽⁴⁾ Id., *Pythique*, IV, 247-249. — ⁽⁵⁾ Id., *Pythique*, VI, 21-23. — ⁽⁶⁾ Id., *Olympique*, I, 96-103. — ⁽⁷⁾ Id., *Pythique*, III, 109-110. — ⁽⁸⁾ Id., *Olympique*, VII, 173-175. — ⁽⁹⁾ Id., *Isthmique*, III, 30. — ⁽¹⁰⁾ Id., *Pythique* III, 191-193.

laquelle le plus grand péché est la démesure, est donc celle de son temps. Sa conception de la divinité s'apparente à celle des poètes contemporains plus qu'à celle des philosophes. Elle est d'un grandiose naïf : « Dieu seul achève toute chose selon son espérance, Dieu qui atteint l'aigle dans son vol, le dauphin sur la mer, courbe le superbe et fait passer à d'autres la gloire impérissable⁽¹⁾. » Ce dieu puissant n'est jamais pour l'Hellène un dieu lointain. Le favori des dieux les approche souvent dans sa vie terrestre. Après le dernier jugement, notre âme, cette image immortelle et légère, que les dieux ont mise dans nos corps, suit jusqu'au bout la route de Zeus, qui mène au Château de Kronos⁽²⁾, ou vers la Cité, dont les faubourgs sont des prairies de roses pourpres ombragées par l'arbre à encens et les rameaux chargés de fruits d'or⁽³⁾. Ainsi la religion de Pindare et de ses nobles amis est empreinte des grandes doctrines mystiques du temps, Orphisme et Pythagorisme, élaborées, la dernière au moins, par les penseurs de leur caste.

Mais ces méditations doivent fortifier plutôt qu'affaiblir le goût de l'action. Une fois en règle avec la justice des dieux, Pindare nous conseille « d'épuiser le champ du possible ». Il est licite de rechercher les biens substantiels de la fortune⁽⁴⁾ : « l'opulence, parée de mérites, permet de mettre au guet notre esprit au dessein profond : elle est l'astre étincelant, la véritable splendeur de la vie humaine⁽⁵⁾, elle est la « compagne » qui attire les amis et nous donne la faculté de pratiquer l'hospitalité généreuse « dans les palais qui n'ignorent ni les festins aimables ni le miel des hymnes glorieux⁽⁶⁾ ». Car on doit honorer la poésie et ceux dont « la main sait cultiver le jardin privi-

(1) PINDARE, *Pythique*, II, 90-96. — (2) *Id.*, *Olympique*, II, 110-145. — (3) *Id.*, *Thrénes*, fgt 1 Puech. — (4) *Id.*, *Pythique*, III, 110. — (5) *Id.*, *Olympique*, II, 96-102. — (6) *Id.*, *Isthmique*, II, 44-45.

légé des Charites⁽¹⁾. Mais la richesse n'est rien si elle ne s'accompagne pas de puissance, cette puissance qui permet d'accomplir des exploits, et de conquérir la gloire, le bien le plus précieux pour les Grecs. Heureux Arcésilas « que l'on chante à Cyrène dans les charmants jardins d'Aphrodite⁽²⁾. Heureux fils de Deinoménès que « la jeune fille de Locres Zéphyrienne, célèbre devant sa porte, car c'est grâce à ta puissance qu'elle lève un regard tranquille, sauvée du désespoir où la menace de l'ennemi l'avait jetée⁽³⁾. Le modèle du noble, c'est le héros bien-facteur des hommes, Thésée ou Héraklès.

Tels sont les principes de cette sereine sagesse ; sereine parce que les poèmes de Pindare célèbrent toujours des moments heureux, et l'on n'entendra pas dans les épinicies les pathétiques accents d'un Eschyle. Même quand il est anxieux devant le mystère du destin et qu'il lance ce cri poignant : « Qu'est chacun de nous ? Que n'est-il pas ? L'homme est le rêve d'une ombre », c'est pour ajouter : « mais quand les dieux dirigent sur lui un rayon, un éclat brillant l'environne et son existence est douce⁽⁴⁾. »

Après des siècles de méditations chrétiennes, on trouvera cette morale un peu courte. Nous sommes avant le temps où les effets de la spéculation philosophique se font sentir. Pindare ne connaît pas les analyses de la sophistique. La morale antique ne donnera son coup d'aile qu'avec Socrate et surtout avec Platon, un noble, lui aussi, et qui se souviendra des disciplines du vieux *génos*.

Ainsi les préceptes traditionnels, que Pindare enveloppe « dans la glorieuse draperie de ses hymnes⁽⁵⁾ », n'appellent pas de discussions subtiles ; ils inspirent le goût du risque et ne sont pas hostiles à l'esprit individualiste

⁽¹⁾ PINDARE, *Olympique*, IX, 38-39. — ⁽²⁾ Id., *Pythique*, V, 30-33. — ⁽³⁾ Id., *Pythique*, II, 35-39. — ⁽⁴⁾ Id., *Pythique* VIII, 134-139. — ⁽⁵⁾ Id., *Olympique*, I, 170.

d'aventure qui déborde si souvent les étroites limites de la cité. N'oublions pas que la puissance politique du *génos* a précédé celle de la cité et qu'il a longtemps gardé une tendance à rester un État dans l'État. On a discuté sur la date où l'autonomie politique du *génos* s'est définitivement effacée devant la souveraineté de la *polis*. Cette date a sans doute varié avec les régions. Athènes sous la conduite de guides énergiques, « les patrons du peuple », selon l'expression d'Aristote⁽¹⁾, s'est de bonne heure unifiée. C'est chose accomplie depuis longtemps à la fin du VI^e siècle, après la féconde tyrannie de Pisistrate et les réformes constitutionnelles de Clisthène ; car malgré de récentes hypothèses, c'est bien à Clisthène, non à Pisistrate, qu'il faut attribuer, je pense, l'ingénieux système de *dèmes* et de *tribus* destiné à porter le dernier coup au particularisme local.

Cependant même au début du V^e siècle, beaucoup de nobles Athéniens ont gardé un esprit d'impatience à l'égard des règles communes, et qui peut aller jusqu'à les détacher de leur patrie, quelquefois pour la combattre, et souvent pour la servir. Miltiade, l'oncle du vainqueur de Marathon, quitte Athènes, appelé par les Thraces Dolonques en guerre avec les Apsinthiens et fonde une principauté en Chersonèse. Il collabore ainsi à la politique athénienne, car son établissement en face de Sigéion, qui appartient aux Pisistratides, assure le passage des blés par les détroits, et c'est Pisistrate lui-même qui, heureux de se débarrasser d'une personnalité gênante, encourage cette entreprise. Elle ne procure pas à Miltiade une vie facile, car il passe son temps à guerroyer, en particulier, contre Lampsaque, et à fonder des places fortes, comme Paktyé et Kirkothé. Son héritage est recueilli par Stésagoras, son neveu, qui ne lui survit guère, puis par le frère de Stésagoras Miltiade II qui organise

⁽¹⁾ ARISTOTE, *Athen. Pol.*, XXVIII.

solidement sa tyrannie. Les Pisistratides sont d'accord avec lui et Athènes en profite, car Miltiade établit une colonie athénienne à Lemnos. Mais c'est le temps où Darius mène ses expéditions en Scythie et en Thrace. Miltiade devient sans doute vassal du grand roi ; il dut prendre une part à la révolte d'Ionie, car en 493, on le voit rentrer en hâte à Athènes, tandis qu'un de ses fils était pris par les Perses, qui le traitèrent bien.

Il y avait certes à Athènes d'autres grandes maisons que celle des Philaïdes, à laquelle appartenait Miltiade. Les Alcéméonides par exemple avaient joué dans l'histoire du pays un rôle important, au moins depuis l'obscurcissement de Cylon. La fortune considérable de la famille venait de l'amitié de Crésus : si l'on en croit Hérodote⁽¹⁾, le roi de Lydie, pour des services rendus à Delphes, avait permis à Alcéméon, fils de Mégaclos, de prendre dans ses trésors ce qu'il pourrait emporter en une fois. Le Grec rusé et peu discret aurait rempli ses poches, faites exprès, ses chaussures et sa chevelure de paillettes d'or. Il était sorti de là « ressemblant à tout plutôt qu'à un homme ». Quoi qu'il en soit de cette anecdote, dans la pensée d'Hérodote plus plaisante que malveillante, l'esprit d'initiative n'a jamais manqué à la famille. Exilés par les Pisistratides, les Alcéméonides avaient trouvé le moyen d'augmenter leur prestige et leur richesse en se chargeant de la reconstruction du temple de Delphes incendié.

Ces familles étaient alliées à d'autres maisons puissantes : les Philaïdes aux Cypsélides de Corinthe, les Alcéméonides aux tyrans de Sicyone. Les liens d'hospitalité si importants dans la Grèce primitive étendaient leurs relations dans le monde hellénique, et même dans le monde barbare. Miltiade avait épousé en secondes noces Hégésipylé, fille du prince thrace Oloros, et sa famille était alliée à celle de Thucydide, fils de Mélésias, et à

⁽¹⁾ HÉRODOTE, VI, 125.

celle de Thucydide, l'historien, dont le père s'appelait aussi Oloros, et qui passa, comme on sait, la fin de sa vie dans son domaine de Thrace.

Le cosmopolitisme des nobles leur donnait de l'hellénisme un sentiment plus large que celui que pouvait en concevoir un artisan du Céramique, ou même l'armateur du Pirée, qui ne connaissait que les routes de ses affaires, ou que ces bourgeois, patrons d'ateliers, les Cléon, les Eukrates, les Hyperbolos, les Cléophon qui après Périclès vont être portés à la tête de la République. Comme l'aristocratie anglaise «savait l'Europe», l'aristocratie attique «savait la Grèce, et même un peu de l'Asie». Si l'on y réfléchit, on comprendra mieux l'opposition entre les politiques étrangères de la démocratie et de l'aristocratie au commencement du v^e siècle, et même plus tard, alors que l'aristocratie aura perdu toute importance dans l'État, l'attitude d'un aristocrate démagogue, comme Alcibiade, aussi à l'aise, par ses relations de famille, à Sparte qu'à Athènes, et nullement dépaysé chez les satrapes du grand roi.

Jusqu'au temps de la bataille de Salamine (480) les luttes de partis gardent l'aspect de rivalités de familles. Pisistratides, Alcéméonides, Philaïdes, Kerykes, Bouzyges se disputent l'influence dans la cité et, par leurs alliances ou leurs querelles, déterminent les vicissitudes de l'histoire du pays. Les conflits sont bien pourtant des conflits politiques, car les chefs des *géné* n'ont pas uniquement en vue les intérêts de leur *génos*; ils ont aussi leurs doctrines sur la conduite des affaires de la cité; mais, dans l'insuffisance de notre information, il est bien difficile de retrouver ces doctrines et l'accord des historiens sur le rôle de chaque personnage est loin d'être fait.

Il est, en revanche, incontestable que le parti démocratique gagne des forces de jour en jour. Il doit sa naissance aux transformations économiques qui, lentement depuis le début du vi^e siècle, ont fait de l'Attique un pays

commerçant et industriel. La propriété agricole n'est plus la source unique de la richesse ; les artisans de la ville, les armateurs du Pirée peuvent atteindre une opulence qui les fait classer parmi les pentacosiomédimnes, depuis que le cens n'est plus calculé en nature mais en argent. Les Alcéméonides ont été les patrons de la « paralie » c'est-à-dire du littoral, où sont établis les commerçants et les armateurs ; Clisthène a tenu compte de leurs aspirations dans ses réformes, mais à côté de ces privilégiés de la fortune, il y a toute une population d'ouvriers de la marine, de matelots, qui n'ayant que le cens du thète avaient tout juste le droit de siéger à l'Assemblée. Thémistocle, homme nouveau, qui depuis la révolte d'Ionie prévoit le danger perse et pense qu'Athènes ne pourra pas résister aux Barbares sans une flotte puissante, soutient les intérêts de cette masse dont les aspirations dépassent les conceptions des Alcéméonides. Pour ceux-ci, la constitution de Clisthène est un « point d'arrivée ». Pour les démocrates c'était « un point de départ ».

Ce n'était pas seulement ce grave conflit d'ordre intérieur qui divisait l'aristocratie et le parti du peuple. La querelle portait aussi sur l'attitude à garder à l'égard de la guerre Médique, qui menaçait. Toute l'aristocratie athénienne n'était pas hostile à la Perse. Jadis l'Alcéméonide Clisthène, qui redoutait à bon droit pour son œuvre l'intervention de Sparte et de son roi le fameux Cléomène, aurait le premier tenté, même au prix de l'hommage de la terre et de l'eau, une alliance avec le grand roi⁽¹⁾.

Comprendrait-on d'ailleurs l'histoire de la Grèce si l'on ne tenait pas compte de l'immense prestige du puissant et riche Empire perse ? Il a frappé et séduit les Grecs avant les guerres Médiques, et après peut-être plus encore. En 498, lorsqu'Aristagoras de Milet est venu demander

⁽¹⁾ E. M. WALKER dans *Cambridge Ancient History*, IV, p. 157-158.

l'alliance d'Athènes pour les villes d'Asie révoltées, le parti interventionniste dirigé par l'aristocrate Isagoras se heurta à l'opposition des Alcéméonides, unis pour la circonstance à leurs vieux ennemis, les Pisistratides. Ceux-ci attendaient des Perses la restauration de la tyrannie ; au temps de Clisthène le grand roi avait demandé le retour d'Hippias en échange de son alliance et, comme dit M. E. M. Walker, les Alcéméonides n'avaient pu aller jusqu'au suicide. Mais en 498 la situation était autre, et l'opposition des deux familles a eu pour effet la réduction de l'escadre de secours à 30 trières — ce qui était trop ou trop peu — et la retraite prématurée du corps expéditionnaire après le premier échec. En 496, Hipparque fils de Charmos, un Pisistratide, avait été porté à l'archontat. Cette politique ne pouvait prévaloir contre le sentiment national. Il éclata après la chute de Milet, quand Phrynichos fit pleurer tout le théâtre avec sa tragédie sur la prise de la ville. Thémistocle, soutenu par la population maritime de la paralie, parvint à détacher Athènes de cette aristocratie si tiède dans son patriotisme. En 493 il est archonte et s'occupe d'aménager le port du Pirée.

Le retour de Miltiade apporte un renfort à la politique de l'indépendance. Ce hobereau, qui venait d'exercer une véritable tyrannie en Chersonèse, et dont les domaines se trouvaient au dème des Lakiades, dans la plaine attique, région des grandes propriétés, n'avait certainement aucune tendresse pour le *démos*. Mais il avait vu de près la menace perse. Thémistocle et lui soutenaient la même cause, non pourtant sans divergence de vues. Les clients de Miltiade étaient ces « zeugites » qui combattaient avec l'armure de l'hoplite. C'est en eux qu'il mettait sa confiance, non dans la flotte et, si l'on en croit M. U. Wilcken ⁽¹⁾, son influence aurait suspendu

⁽¹⁾ U. WILCKEN, *Griechische Geschichte*, p. 98.

durant quelques années le programme naval. Marathon a été une bataille d'hoplites. Si Miltiade l'a gagnée, c'est bien malgré les Alcéméonides, car dès son retour de Chersonèse en 493, pour l'empêcher d'arriver aux magistratures, ils lui intentèrent une accusation de tyrannie. Fort heureusement pour Athènes, Miltiade fut acquitté. Les Alcéméonides étaient-ils favorables aux Perses comme Hippias qui accompagnait les Barbares? Serait-ce à tort qu'Hérodote les défend d'avoir fait à Marathon le fameux et peut-être légendaire signal du bouclier? En tout cas l'attitude de l'aristocratie athénienne dans le conflit contre l'Asie n'était ni nette ni clairvoyante. Elle avait peut-être plus de perspicacité sur les tendances secrètes de Miltiade. On sait qu'après Marathon il entraîna les Athéniens dans une entreprise conquérante dans les Cyclades, peut-être avec l'arrière-pensée de s'avancer jusqu'à l'Eldorado du Pangée. Vaincu et blessé à Paros, Miltiade trouve à son retour l'Alcéméonide Xanthippe qui le fait condamner pour avoir trompé le peuple et aspiré à la tyrannie. Le vainqueur de Marathon mourut avant l'issue du procès.

Les Alcéméonides triomphaient. Un de leurs amis Aristide arrive à l'archontat en 489. Allait-on oublier la guerre persique? Dans la décade qui sépare Salamine de Marathon, les partis s'agitent, mais Thémistocle veille. Il obtient malgré Aristide et les nobles que le produit des nouveaux filons du Laurion soit consacré au renforcement de la flotte, au lieu d'être distribué au peuple; il profite de la guerre d'Égine, qui, d'ailleurs mal conduite par l'aristocratie, lui fournit une arme contre ses ennemis. Tour à tour le Pisistratide Hipparque, les Alcéméonides Mégacles et Xanthippe, leurs amis Alcibiade l'ancien et Aristide sont ostracisés. La bonne fortune des Athéniens, qui avait voulu que Miltiade fût de retour pour Marathon, fit aussi que Thémistocle fut stratège autocrator — une magistrature nouvelle, — au moment de l'Artémision et de Salamine. Au milieu de la confusion

des partis, l'invasion persique avait posé la question nationale ; Athènes, sous la pression des démocrates, avait répondu à l'appel du patriotisme hellénique. La politique sagace de Thémistocle avait lié la démocratie naissante à la victoire. Jamais Athènes n'a vécu d'instant plus beaux !

Instants fugitifs ! Après Salamine et Platées c'est encore un problème national qu'il faudra résoudre, mais qui se présentera tout autrement. La réponse qui lui sera donnée prépare une Athènes nouvelle, une Grèce nouvelle aussi, qui des hauteurs où l'avait portée la victoire va retomber dans l'arène des luttes fratricides, si funestes aux destins que son héroïsme lui donnait le droit de rêver.

Mais avant d'aborder ce grand drame, arrêtons-nous un moment pour constater la vitalité de cette Athènes des « Marathonomaques ». Sa robuste adolescence lui ménage une provision de forces qui, malgré les désastres, assureront la continuité de son génie. Représentons nous cette petite Athènes. C'est encore celle de Pisistrate, serrée autour de son acropole, où avec les restes cyclopiens de l'époque royale se dressent les petits temples en tuf, dont les frontons colorés ont été recueillis dans le musée. L'entrée en est marquée par les premières Propylées, le milieu par l'Hecatompèdon avec son péristyle de marbre et son fronton aux belles sculptures en ronde bosse, dont on peut encore admirer au musée le groupe central, Athéna terrassant Encélade, morceau d'un archaïsme un peu raide mais plein de sève. Déjà la théorie des charmantes *corai*, retenant d'un geste mièvre les plis savants de leurs riches tuniques brodées, nous suivent de leur subtil sourire et de leurs yeux fardés. Athènes est toute pleine de la grâce ionienne, à laquelle l'originalité des artistes du terroir, apporte une saveur de précision nouvelle. La plupart de ces monuments vont être détruits par les Perses, en représailles de l'incendie de Sardes. Cette première Athènes disparaîtra dans sa victoire. Mais son génie demeure et mûrit. Il n'aura pas

besoin de renaître pour faire en cinquante ans une Athènes plus belle. Les hommes qui ont servi de modèles à ses bronziers et à ses marbriers des années antérieures à la catastrophe, ou qui sont peut-être plus familièrement imités sur les «vases à figures rouges», en vogue depuis la fin du vi^e siècle, nous apparaissent dans l'agile vigueur de leurs formes, dans la perpétuelle mobilité de leurs gestes, dans les traits aigus et intelligents de leur physionomie. C'est eux et leurs enfants qui vont être responsables de la destinée d'Athènes et de la Grèce, et à ce moment la destinée d'Athènes et de la Grèce détermine celle de la civilisation universelle.

(à suivre.)

Pierre JOUGUET.

LA PAIX DU SOIR

(SUITE).

III

29 août 1939.

Lorsqu'il m'arrive de parler avec mes concitoyens, au cours d'une promenade, ou d'une visite, et que je me détache momentanément de moi-même, ma vie m'apparaît sans importance, en tout cas elle prend, à mes yeux, moins d'importance que celle de ces travailleurs dont l'effort entretient l'équilibre moral et sert, avec une humilité généreuse, une grandeur inconnue d'eux. Cet air commun à tous les travailleurs, à tous ceux qui servent, aux bonnes gens simples comme aux personnes plus fines, à ceux qui pensent aussi bien qu'à ceux dont le labeur est manuel, cet air commun à toute la famille française est un terrible reproche auquel je ne veux pas me dérober.

Les nouvelles sont tous les jours plus inquiétantes et l'Allemagne avec sa ruse et toute sa méchanceté historique, nous entraîne à la guerre, et rien ne l'arrêtera. Il est trop tard pour l'initiative d'une décision de notre part, et en avons-nous seulement les moyens? Il y a longtemps que dans la balance, par notre faute, le plateau

du droit n'offre plus de contrepoids au plateau de la force.

Les épithètes démocratiques ou totalitaires dont s'affublent les États qui, de plus au plus, s'éloignent de Dieu, sont toujours absolues et le malheur est qu'elles ne répondent guère à leur vérité substantielle. Chez les totalitaires, l'autorité s'appelle vite tyrannie, chez les autres la liberté ne tarde pas à devenir synonyme d'anarchie. Nulle part on ne connaît le combat serein des idées, seulement l'âpre lutte des passions intolérantes. Derrière les mots, il y a une réalité poignante, l'expression de tendances contraires s'opposant dans un duel sans merci. L'usage de la liberté n'est plus compris de la même manière ; ne cherchons pas ailleurs l'origine de la polémique des peuples. Au reste, les abus n'ont jamais été le fait des principes, uniquement des hommes, et si la liberté devient parfois une manifestation de l'individualisme forcené, la faute en est aux politiciens et aux surenchères qu'ils proposent à leur clientèle, comme aux doctrinaires convaincus pour qui l'homme est un bloc inerte où ils entendent que les théories abstraites s'inscrivent à la lettre.

Combien, cependant, les fautes de la démocratie sont vénielles si on les compare à celles de la dictature. Au fond elles proviennent de vues trop optimistes et parce qu'on a fait une trop grande confiance à la liberté, à la charité, à la générosité. La liberté est le sel de la vie civilisée, c'est la dignité de l'homme, le levier de l'action utile et prolongée, à condition que les limites en soient bien précises. En tout cas, les faiblesses de la démocratie ne sont que l'excès d'une générosité peut-être naïve. En regard, il y a la dictature moderne qui non seulement ignore Dieu, mais le combat et dont l'idéal mécanique tend à l'abaissement de l'homme, à la suppression radicale de l'effort individualiste et à la mort de la conscience. Fausse image de la force que l'ennemi se propose comme idéal, culte du muscle sans chair.

Les fautes de la France n'empêchent pas qu'elle soit toujours le lieu du monde où l'homme, à quelque classe qu'il appartienne, est soucieux de découvrir moins le sens de la vie totale que de ses éléments contradictoires, et c'est preuve que l'intelligence y est plus nuancée et fine. Je crois bien que le Français est celui qui prend du réel une notion exacte. Il y a une philosophie de la vie française à qui l'épreuve du temps a imprimé une sorte de perfection. Là, ni fausse grandeur, ni orgueil épuisant, rien de ce qui ailleurs crée peut-être une allure plus voyante, de la gloire, une effervescence brillante. Chez nous, l'esprit critique, voire même tatillon, se déploie en liberté, ramène l'homme à sa juste mesure et permet que la vanité soit réduite autant que possible. S'il orne sa vie, ce n'est pas avec de fausses parures, car le Français n'aime que l'essentiel, vise à travers les phénomènes changeants, à atteindre le durable. Vraie force du Français moyen qui vit en société et assure à son individualité une part fixe, sans prétention. L'orgueil, à la vérité, voilà un défaut qui n'est pas français.

Sonia, malgré elle influencée par son hérédité, apporte dans ses jugements l'incohérence d'une demi-barbare. Aux heures où nous étions tranquilles, quand mon esprit éloignait pour un temps des images suscitées par le doute et l'inquiétude, je lui vantais la France pour qu'elle l'aimât mieux. Elle ne comprenait pas notre pays et n'admettait pas qu'il fût un modèle. Une chose lui échappait, cette facilité du Français à faire si judicieusement la part entre la théorie et la pratique. Elle condamnait avec sa sensibilité de primitive notre modération et notre esprit critique. Je renonçais à la convaincre, mais comme elle, trop d'étrangers qui prétendent nous connaître et nous aimer, se font une étrange idée de notre caractère et ne voient en nous que l'aspect superficiel.

A la vérité, les conditions générales de la vie se sont modifiées partout, même en France, qui demeure pourtant le pays le plus conservateur. Nous voulons raisonner

pour comprendre, avant d'accepter. Comprendre, ou à tout le moins nous y efforcer, et aussi nous méfier des sophismes, des billevesées, de toutes les nuées de l'imagination. Le Français ne refuse pas l'héroïsme, mais il ne veut pas en faire une consommation déréglée. Chaque chose en son temps — et le reste du temps s'attacher au raisonnable. Bref s'assigner un but sage, se créer un devoir, se donner un intérêt, aimer ce devoir et cet intérêt, en les confondant dans une même action. Le paysan, l'artisan, l'intellectuel pratiquent les mêmes vertus et sont marqués des mêmes faiblesses, mais dans leur dureté apparente ils restent humains. La fantaisie est l'extrême politesse et l'esprit éclaire le tout.

J'ai sur ma table les journaux du matin. Je lis entre les lignes une anxiété croissante. En quel péril se trouve la France, ma France ! Je ne m'inquiète pas de ses souffrances ni de ses sacrifices, mais je crains qu'en présence de la préparation formidable de l'ennemi, nous n'allions à une défaite. Elle serait désastreuse, et j'ai peur pour notre âme et que demain une victoire allemande ne trouble les sources où s'abreuve depuis toujours la vie française.

Nous n'avons pas eu les politiciens que notre pays méritait. Notre seule décadence est celle de notre politique, elle est grave et la contagion fut plus dangereuse qu'elle ne paraît. Peut-être une faille a-t-elle détruit la parfaite harmonie de notre organisme national. Peut-être . . . Non, je chasse ces pensées. Malgré tout, mon pays est sain, il a toujours eu de miraculeux redressements. Il luttera pour vivre, mieux : pour sauver un patrimoine d'intelligence, de sensibilité, de délicatesse qui, s'il venait à lui manquer, manquerait du coup à tout l'univers.

Pourquoi faut-il qu'au moment où je me découvre, dans le sens du collectif, un cœur droit et une pensée honnête, je continue à m'occuper avec une angoisse égale de ma misère personnelle, de mon pauvre amour égoïste ? Jusqu'à l'heure où, soldat, je prendrai mon tour dans

la garde armée de la France, je veux, si elle peut me guérir et purifier, poursuivre l'évocation de mon malheur. Je dois souligner pour moi-même ma honte et essayer de rejeter la sombre sensualité qui, chaque jour, m'écrase davantage.

30 août.

J'eus bientôt une première révélation de la duplicité de Sonia. Un jour je flânais dans les étroites ruelles du Mousky, devant les magasins bariolés et les échoppes pittoresques. J'aime l'odeur de musc et d'ambre sous les voûtes sombres et l'agitation comme immobile de la foule insouciant. Une vieille mosquée répand son ombre tranquille, non loin de là. La sonorité des voix ne parvient pas à détruire la douce paix et ce contentement de l'être qui fait vivre les joies et les peines dans un modeste cercle de gestes rituels et d'habitudes répétées. Une lumière rose sur un mur où monte un lierre poussiéreux a soudain le charme de l'imprévu et l'eau d'une fontaine publique, mince filet, adoucit la sécheresse de l'air. Dans cette existence admirablement ajustée, on sent un secret de bonheur qui nous échappe. Sommes-nous faits pour connaître beaucoup de choses, et le plaisir est-il dans la variété? Ces gens sont heureux et leur univers est borné. Sur le devant d'une échoppe, une rose, une seule, et c'est toute la poésie, l'indispensable superflu.

J'aperçus tout à coup au bout de la ruelle, qui s'en allaient, Sonia et un homme. Elle riait et leur attitude indiquait, sinon l'intimité, du moins la familiarité. Elle ne me vit pas, et je ne fis rien pour attirer son attention. Le soir, je lui demandai si elle était sortie. Elle hésita un instant et me répondit qu'elle avait visité avec des amis les vieux quartiers du Caire, et tout de suite parla d'autre chose.

Je n'insistais pas, son mensonge m'effrayait. Toute la nuit j'y réfléchis. Était-il possible qu'elle me trompât?

Je ne sentais dans nos rapports intimes aucune fissure, elle était la même, toujours comblée, aimant nos heures d'épanchement. Mais ce mensonge?... Et cet homme qui la tenait par le bras?... Je ne supportais pas l'idée d'une infidélité de Sonia, et voilà que naissait sournoisement une autre jalousie déjà visuelle. Le passé m'apparaissait insignifiant devant la menace du présent.

Je devenais irritable, mais je gardais mon secret. Je m'attachais de plus en plus à Sonia, et peut-être l'aimais-je moins. Je reportais sur son corps tout ce que j'avais eu de tendresse pour elle. Ah ! ce corps brûlant, la peau blanche, translucide, la jeunesse des seins, la courbe des hanches, les jambes agiles, et l'odeur de Sonia qui me poursuivait partout, créant un sortilège plus fort qu'un philtre d'amour.

Dieu, que les jours et les nuits furent lourds d'angoisse, de déchirements ! Étrange fille où je retrouvais peu de chose de la jeune femme rencontrée à Paris ; la véritable nature de Sonia reprenait le dessus, s'offrait à mes yeux, m'écœurant. Elle était, maintenant, plus fantasque. Des jours d'abattement succédaient à des jours d'agitation, et alors elle ne sortait pas et buvait. Elle recherchait l'ivresse solitaire comme une évasion et lorsqu'elle avait bu, elle s'accroupissait sur son lit, le visage appuyé sur la paume des mains, et elle chantait de mystérieuses chansons, les yeux noyés de rêves, ou bien elle était secouée d'un rire saccadé, inextinguible, se déchaînait, m'appelait et exigeait avec une impudeur gênante ma présence et mes caresses.

Elle en arrivait à se négliger ; d'ailleurs elle n'avait jamais eu beaucoup d'ordre. Notre appartement allait tout de travers. La poussière sur les meubles, les lits défaits, des vêtements sur les chaises, cette laideur, ce désordre trivial ne la choquaient pas. A peine, ces jours-là, faisait-elle sa toilette. Le reste du temps, enveloppée dans un peignoir maculé, parfois la chemise déchirée, ou bien à moitié nue, il n'y avait guère de différence entre une fille

et elle, cette femme qui m'était chère, que j'aimais et détestais, que j'aurais voulu chasser et dont je ne pouvais me passer.

Puis, après des périodes de veulerie, elle se réveillait comme d'un songe, et se reprenait à vivre comme tout le monde. Ma crainte était qu'on apprît notre existence intime et son scandale. Mais elle offrait à nos relations, et à moi-même, le visage le plus souriant. Une finesse naturelle la gardait encore de tout excès public. Cependant, elle débordait de vie refoulée, et elle plaisait ainsi, Sonia aux cheveux de cuivre, aux yeux étranges, à la grande bouche sensuelle. Cette façon d'être, une retenue calculée, pire qu'une provocation, l'attirance physique qu'elle exerçait ne faisaient qu'exciter ma jalousie.

Celle-ci devait avoir bientôt un aliment nouveau. Une certitude allait m'être donnée. Certes, avec mes rentes et mon traitement à l'Université, nous avions assez d'argent, même pour le superflu, mais Sonia dépensait sans compter avec une insouciance qui m'inquiétait. Je lui en fis doucement la remarque. Elle parut réfléchir, hésita, et elle me dit d'une voix singulière :

— Tu as raison, Pierre, il faut que je sois raisonnable.

— N'exagère rien, fis-je en riant, ne te prive pas. Après tout nous nous arrangerons.

— Non, non, tu as raison.

Pendant quelques jours, elle fut très calme. Elle m'entoura de mille soins, mais ce calme, loin de me tranquilliser, me parut suspect. Elle devenait raisonnable, trop raisonnable. Elle qui aimait courir les magasins, les vieux bazars, menait une vie sédentaire, ne manifestait aucun désir comme une petite bourgeoise attachée à son foyer.

Un hasard identique au précédent devait me renseigner. Un après-midi, vers le tard, je traversais un quartier paisible dont la quiétude m'enchantait, et là, sous l'arcade d'une porte, dans l'ombre, je vis Sonia qui, après avoir regardé à droite, puis à gauche, se laissait embrasser

par un homme, celui-là même que j'avais déjà vu avec elle, et le quittait aussitôt presque en courant. Je ne fis pas un geste, je restai figé sur place.

J'avais douté d'elle et j'avais repoussé mon doute, aujourd'hui le doute n'était plus possible : Sonia me trompait. Il est donc bien solide le cœur humain pour ne pas être foudroyé par la souffrance ! Que restait-il de mon amour ? Maintenant, je connaissais l'homme qui venait de la posséder, ce n'était pas un anonyme, et l'image se levait précise, impitoyable, du couple enlacé. J'étais résolu à rompre, en moi une colère s'amassait. Je voulais lui crier mon dégoût, la chasser. . . Je la vis, en rentrant, naturelle et si jolie, son corps moulé dans une robe d'intérieur, les pieds nus, la bouche humide, les yeux clairs et elle m'embrassa avec tendresse, se collant à moi, me troublant de son odeur, et ma déroute fut complète. Je la pris avec violence et j'eus honte de goûter un plaisir plus aigu comme si je voulais effacer l'ineffaçable. Je comprenais, épouvanté, que je ne me passerais plus d'elle, et que coupable je l'accepterais toujours et qu'infidèle je ne cesserais jamais de la chérir.

Je me tus ce soir-là, et les jours qui suivirent. Elle sortait souvent seule, je savais qu'elle allait retrouver son amant, mais je ne me décidais pas à parler. Je souffrais, humilié, avili. Toute ma sensibilité chrétienne se révoltait, ajoutant à ma confusion. Dans ma jeunesse, je ne m'étais pas inquiété du péché de la chair consommé dans la joie et l'insouciance, aujourd'hui il m'apparaissait autrement grave par son indignité. Je voulus prier, et ma prière tombait dans le vide glacé de mon âme. Je ne méritais pas d'être consolé, je ne méritais pas encore d'être guéri. Ma passion n'était pas de l'amour, celui-ci je l'avais méconnu, l'amour sage et profond, le seul durable, qui fixe un être auprès d'un autre, crée l'union, compose le couple, qui naît dans une soudaine révélation, vit dans l'inquiétude et grandit dans l'apaisement, l'amour de toute l'existence avec sa douceur et sa bonne

violence, l'amour qu'on n'explique pas, qui explique tout et forme la trame essentielle sur laquelle court la vie elle-même avec ses reflets mobiles, l'indéfinissable amour qui se survit dans une sorte d'extase lucide. Si le bonheur du couple peut jamais être atteint c'est ainsi, non autrement, par le sérieux de l'affection, l'intensité du plaisir et l'émulation de la fidélité.

Ma passion pour Sonia, je m'en rendais compte, triste passion, n'était qu'une basse ivresse, sans excuse. Il suffisait de la voir, de la sentir développer autour de moi cette subtile chaleur de corps que je connais bien, de toucher sa jambe ou son bras, pour être plus faible qu'un enfant. La vie, qu'est-ce que j'en faisais? La vie, cette chose merveilleuse, ce don si beau, à quoi la faisais-je servir? J'acceptais le pire et me détournais du meilleur. Cette vie, ma vie? Une déchéance. Je ne crois pas qu'on puisse organiser plus sûrement son malheur. Il m'est arrivé, par la suite, de comparer Sonia à des femmes de chez nous que j'aurais pu aimer. Elles ne lui ressemblaient pas et j'admettais leur supériorité. Non, sur le visage de Sonia, sur tout son corps, et dans sa démarche et dans le timbre même de sa voix, je ne retrouvais pas la délicatesse, la décence, la discrétion qui ne dépaysent pas un Français, mais mon sang n'avait de flamme que pour cette Russe déracinée, pour ce qu'elle évoquait de plaisir un peu équivoque et de joie lourde. Je savais mon erreur et je me vautrais dans la bassesse. Le catholique, qu'au fond je n'ai jamais cessé d'être, jusque dans les heures réprouvées, mesurait avec clairvoyance la faute irrémédiable, et je repoussais de toutes mes forces l'idée de me reprendre, de me purifier. Je subissais, triste et désespéré, mon intoxication.

Je ne m'attarde sur ma faiblesse que pour constater les effets de la dégradation sur mon âme. Une explication devint nécessaire et je commis encore la maladresse de tenir à Sonia un langage raisonnable quand j'étais certain de la défaite. Je lui dis ce que j'avais

sur le cœur et que je n'ignorais pas son infidélité. Elle se troubla à peine, et d'une voix précise elle répondit simplement, avec une froide netteté :

— Tu aurais mieux fait de te taire.

Comme je m'indignais, elle reprit :

— Puisque tu savais, pourquoi m'as-tu gardée, pourquoi continues-tu à m'aimer ? Il faut que tu saches, Pierre, que je t'aime, mais de toi, à qui je dois tout, je n'accepterai plus rien, je ne veux pas de ton argent. Laisse-moi arranger ma vie comme je l'entends, toi tu resteras mon amour.

Fallait-il qu'elle fût un peu folle pour me faire une semblable proposition ! Je perdais pied, je l'accablais de reproches, je crois même que je l'insultai. Elle se contenta de hausser les épaules et de sourire : elle était trop sûre de moi. Prenant mon visage entre ses mains, elle m'entraîna dans la chambre et une fois de plus elle eut raison de mes scrupules.

Finalement, elle accepta de partir pour la France. Je devais la rejoindre un mois plus tard, à l'époque des vacances. Elle était résolue à diriger les choses à son gré : à Paris, elle vivrait seule, et je resterais son amant. Elle exigeait que nos existences fussent séparées, elle viendrait chez moi chaque fois que je l'appellerais. Elle trouvait cette combinaison toute naturelle :

— Ainsi, notre amour sera sauvé.

En vain, j'essayais de la persuader du contraire. Elle s'entêtait. Déjà elle se corrompait, rien ne subsistait de la femme que j'avais cru trouver, elle me devenait doublement étrangère sans que son emprise diminuât. Enfin, elle partit, ayant accepté une somme d'argent assez importante à condition, disait-elle, de me la rendre dès qu'elle pourrait.

Les premiers jours, je respirai librement. Je me sentais plus léger, loin d'elle je caressais le rêve extravagant qu'à mon retour à Paris je pourrais amadouer ce cœur singulier, et de l'étrange amour qu'elle me prouvait

refaire une chose droite et claire. N'avais-je pas eu tort de la laisser pénétrer dans un milieu cosmopolite où la morale est relâchée et où elle avait retrouvé tout de suite sa vraie température? Ces gens, sans attaches terriennes, sans passé commun, unis par le plus redoutable conformisme, respect et amour de l'argent, n'ayant de loi que le plaisir, insoucieux de la force réelle de la famille, avec leur horizon borné par des passions assez mesquines et une absence complète d'inquiétude spirituelle, ne pouvaient que lui communiquer le sens élégant et perfide de la dépravation mondaine. Non corrompus peut-être, mais frivoles en tout ce qui concerne la vraie dignité de la vie, l'ordre moral, la nécessaire soumission au sacrifice silencieux exigé de chaque être s'il veut s'élever. Vivre avec facilité, s'amuser, se contenter de peu, mais d'un peu qui est dessous du néant, ce n'était pas là ce que j'aurais dû offrir à Sonia. Or, elle n'avait rien eu et elle avait ensuite tout possédé. Passage difficile, couloir critique qui peut tourner la tête aux meilleurs et qui devait faire une proie d'un être comme Sonia que ne stimulaient ni tradition, ni famille, ni patrie. Elle n'était ni meilleure ni pire que les autres, seulement plus dangereusement libre. Cette liberté, il aurait fallu, si j'avais été sage, non aveuglé par l'obsession charnelle, en poser durement les limites. Au lieu de cela, qu'avais-je fait sinon l'encourager aux divertissements, à une fausse excitation du cœur, à l'engourdissement de l'esprit qui brise les subtils ressorts de l'âme, bref la livrer à ses penchants, laisser se réveiller contre moi une hérédité, un état d'âme russe et cette folie d'orgueil par quoi elle voulait me convaincre que le don du corps sans l'amour est de minime importance. Il n'est pas jusqu'à cette délicatesse soudaine, le refus d'accepter l'argent tout en restant ma maîtresse, pour rien, pour l'horrible plaisir partagé, qui ne soulignât ma déchéance.

31 août.

J'admire les voyageurs et les écrivains qui passent quelques jours ou quelques semaines dans un pays et croient avoir tout vu et tout compris. Un an de séjour en Égypte me laisse ignorant de bien des choses, à peu près tout. A peine ai-je des impressions physiques, des images. J'ai lu bien des livres de voyageurs sur des pays que je n'ai jamais vus, rarement j'ai eu le sentiment d'une vérité sûre. On apporte partout, avec soi, ses idées, ses préjugés. Pour voir une contrée et la comprendre, il faudrait une sensibilité vierge, un esprit tout neuf, mais peut-être lirions-nous alors avec moins de plaisir les livres de nos écrivains migrants. Nous aimons toujours mieux une transposition qu'une traduction directe, et le plus beau spectacle est celui que notre émotion enrichit.

Le mois que j'ai passé en Égypte, loin de Sonia, je l'employais à mieux connaître le pays, du moins à mieux en fixer les apparences. Rien ne m'a paru plus différent du visage de la France que celui de cette terre où la tristesse, plutôt une stagnante mélancolie, fait partie du paysage. Le vide immense qu'on retrouve, même au milieu des vertes prairies, dans les palmeraies, sur les rives du fleuve, au cœur du désert, on le remplit aisément de pensées et de sentiments d'une sagesse courte qui apaise et ne satisfait pas. L'étranger s'étonne d'abord, et s'il prolonge son séjour, il est vite gagné par l'opium de l'indifférence, et les villes, malgré de prétentieuses architectures, l'agitation, la frivolité exportée qui est ici une faute de goût, ne le défendent pas ; ce qui contribue à faire de l'Égyptien, surtout à la campagne ou dans la province, un être familiarisé avec le destin, déforme l'étranger et le vide de sa substance spirituelle, sans compensation.

Sonia n'a connu en Égypte que des étrangers déracinés qui ne lui ont pas donné le goût de l'âme et ont aidé,

au contraire, à aggraver son dépaysement moral. Ici, dans l'ordre des mœurs et de l'esprit, je déplore l'effort occidental. La fausse beauté des villes est une lèpre fardée et je constate que souvent on a apporté dans cet Orient légendaire, un maximum de laideur et de mauvais goût. Le passant que je suis, d'ailleurs plus occupé d'amour que de philosophie ou d'art, est plus libre d'observer, moins influencé dans son jugement. Mais je me refuse à juger, il me suffit de regarder et de comprendre. D'un peuple qui ne m'est pas familier, ce que je veux connaître, ce sont les aptitudes religieuses et les réactions sentimentales. La religion et l'amour sont des clefs révélatrices, et, au surplus, nous avons toujours soif d'une certitude. Nous la cherchons à tort dans l'amour. Si étroite que soit la communion de deux êtres, il existe toujours un secret, une part de nous qui se dérobe, une impossibilité de se pénétrer l'un l'autre tout à fait. Nous voulons restreindre le tourment du doute, et nous nous tournons vers la religion, qui est encore amour, un amour qui s'est purifié en s'élevant. L'apaisement définitif, je crois qu'il est seulement dans la foi. Par elle, tout se dénoue et il n'est plus grande grâce que de s'en remettre à la volonté d'un Dieu que nous n'avons pas besoin de comprendre, mais de sentir et d'aimer. Du coup est résolu le problème sentimental de la durée, insaisissable but qui nous dévore.

Mon interprétation est purement chrétienne, et j'ai cherché en vain le lien qui pourrait unir des conceptions si différentes de la vie. Pourtant, la religion joue un grand rôle dans la vie du musulman. Comment en douter lorsque, du haut de ma terrasse je contempiais la ville aux innombrables mosquées et le jaillissement, dans le ciel pur, de cette forêt unique de minarets qui faisait au-dessus de la ville, comme une seconde cité, délicate et aérienne? L'Islam fut un des plus grands faits de l'histoire et sa philosophie peut se résumer dans une extraordinaire adaptation de la vie morale à la vie physique.

Exactement le contraire de la philosophie chrétienne ; ici et là, cependant, l'homme est invité au sacrifice et à l'ivresse de la contemplation. Ce n'est pas la même et le tourment métaphysique, l'Islam ne le connaît pas.

J'ai souvent rêvé autour des vestiges du Moyen âge musulman. C'était pour moi une source de poésie lointaine et je m'évadais dans un temps que j'arrangeais à ma façon. Songes éveillés, fantasmes charmants ? J'imaginai que je pénétrais dans un de ces vieux logis, joyau d'art classé. Par une cour redevenue le petit jardin intérieur au frais ombrage, j'accédais à la demeure, après avoir écouté la chanson de l'eau qui se brise en retombant dans la vasque aux mosaïques naïves. Je retrouvais dans la grande salle les divans bas recouverts de leur soie ancienne et, intacts, doulabs et faïences, marbres et moucharabiehs. Je me gardais de faire du bruit de peur d'effaroucher les fantômes du passé. Le maître est entouré de ses amis et de ses courtisans. Les serviteurs actifs présentent le repas sur de vastes plateaux de cuivre où chacun, d'une main agile, prélève sa part de mets substantiels et compliqués. Ils portent à leurs lèvres les gobelets d'eau fraîche parfumée de rose. Propos fleuris, grasses anecdotes font de cette agape une aimable réunion qu'égayé l'esprit caustique d'un plaisant qui paye à sa manière la générosité de l'amphitryon... Soudain, à côté, un bruit de soie froissée, des pas menus qui glissent, des rires étouffés... Le maître fronce les sourcils. Laquelle de ses femmes ose s'aventurer à travers les couloirs interdits?... Mais il sourit, car il ne convient pas que les invités lisent sur son front les rides qu'inscrit sa juste colère. Du reste, l'ordre est rétabli, l'eunuque sévère a refermé, sur l'épouse turbulente, la porte de la volière... Les convives sont partis. Tout à l'heure, le maître, quand la nuit finira de tisser sur la maison son voile épais, appellera la tendre favorite, compagne des nuits chaudes. En attendant, il va sur la terrasse respirer la brise et contempler au-dessus de la ville endormie les mille bras des

mille mosquées s'élevant vers la jeune lune musulmane, tandis que se fait entendre la voix du muezzin.

De telles images, je m'étonne qu'elles me bercent. Elles sont des images de volupté et d'aimable paresse. Toujours en nous un équilibre est rompu que toujours nous essayons de rétablir. La sensualité serait-elle un mysticisme qui s'égare ? J'aurais dû plutôt suivre, à la trace, la grandeur pharaonique, mais celle-ci provoque mon admiration, et je n'en reçois aucune émotion, sinon cérébrale ou érudite. Les colosses de pierres, les murs des temples, les pyramides et le sphinx, me laissent surpris comme devant des phénomènes paradoxaux d'une volonté déjà dictatoriale. A la base de cette grandeur, je ne vois rien d'humain, au sens où nous l'entendons aujourd'hui — et que de sang répandu ! Plus gracieux, sans prétention, frémissante d'une vie qui n'a pas fini de palpiter, l'époque arabe a laissé des empreintes vivantes. Dans les multiples miroirs du passé, si j'étais Égyptien, mon choix serait vite fait, il irait à celui qui garde le souvenir des hommes avec qui je me sentirais des liens sensibles et des mœurs communes.

Ainsi, au hasard de mes promenades solitaires, je laissai ma rêverie broder sur le thème d'un amour facile d'étranges arabesques, mais toujours je retrouvais au bout l'image de Sonia. Quelle misère est celle de l'homme lorsqu'il a quitté la route de son destin ! Tout concourt à le perdre encore, et son esprit comme son âme ne reçoivent plus que de fausses nourritures. Ils ne reconnaissent pas leur climat natal, les dieux salis qui veulent la protection de l'ombre.

De l'Égypte que j'aurais pu aimer, je n'emportais que de fades visions romantiques. Je n'ai pas su étreindre sa vérité. Une femme m'occupait tout entier et mes bras se fermaient sur les seules images dont mon désir peuplait l'univers.

Paris a déçu le fol espoir que j'avais de m'attacher

Sonia après une explication définitive. Elle était butée dans sa décision. Une année a suffi pour faire d'elle une femme différente. Sa beauté en prenant plus d'éclat, avait perdu de sa finesse et les magnifiques élans de son orgueil étaient tombés. Elle me dit :

— Vois-tu, Pierre, tout m'est égal, je n'attends des jours que ce qu'ils peuvent aisément me donner. Appelle cela fatalisme, paresse, je ne demande rien de ce que j'ai voulu avec une volonté si âpre, quand je croyais qu'on pouvait malaxer la vie à son gré. Que suis-je? Une épave. Que du moins elle flotte tranquillement entre des rives aimables avec de petits désirs vite satisfaits, de petites joies qui ne bouleversent rien, mais reculent les vieilles nostalgies dans une brume d'oubli.

J'essayai inutilement de la raisonner. Elle avait renoncé à elle-même et je compris que c'en était fini de la femme si brave, au courage royal. Trois années, j'ai vécu, attaché à elle par les liens de la chair, acceptant par lâcheté qu'elle vînt chez moi sans jamais aller chez elle. Cette existence, elle paraissait s'en accommoder et n'en souffrait pas. A la fin, je fis semblant de lui donner raison, de n'accorder à notre entente que peu d'importance et de nous contenter de notre plaisir. L'homme exige la passion complète, il n'est rassuré que s'il accapare, la femme sait mieux se dérober et en amour, même en se partageant, se réserver à un seul. Que Sonia m'aimât, je n'en doutais pas, mais cet amour m'irritait. Je la voulais pure, exclusive et dévouée, et je n'avais qu'une maîtresse, et elle n'était pas à moi seul. Comment aurais-je pu être heureux?

Il m'est arrivé de rencontrer en public Sonia avec des amis, presque toujours les mêmes. Elle feignait de ne pas me connaître, et elle m'en avait averti. Ces jours-là ma jalousie me tenaillait plus cruellement. Mille fois j'ai décidé de rompre et toujours je la rappelais, elle venait soumise, souriante, contente de ma faiblesse et c'est la seule perversité que je lui ai découverte. J'ai voulu connaître d'autres femmes, m'approcher des jeunes filles de

chez nous, bâtir des projets et même fonder un foyer. Tentatives sans résultat. Sonia me tenait, et même moins belle, atteinte par la subtile usure de la boisson, le corps un peu alourdi, le regard trouble, elle était ma volupté, et je ne pouvais y renoncer.

J'ignorais tout de sa vie en dehors de nos rencontres. Elle m'avait rendu l'argent que je lui avais donné, et je le reçus comme une injure. Elle avait insisté pour ne pas le garder.

— Ainsi, je t'aimerais mieux. Entre nous, Pierre, il ne doit y avoir que nous-mêmes.

Avec la somme, j'achetai un bijou que je lui offris. Elle l'accepta et me fut reconnaissante pour l'intention. Je n'en étais plus à faire le bilan de ses fantaisies. Imagine-t-on ce que pouvait être ma vie et de quelles bassesses je me rendais coupable? Sans doute, pour mes amis, mes relations, rien ne semblait changé. Mon cours, je le faisais avec la même régularité, je me livrais à mes occupations, comme si rien n'avait bouleversé l'essence de mon être intime, mais celui-ci s'appauvissait, et l'ennui couvrait de sa poussière grise une vie que je savais vouée au malheur et, demain, au désastre si je ne réagissais.

Devant un péril qu'on ne peut surmonter, il n'y a que l'évasion, ou un métier pour lequel on se passionne, un devoir auquel on se soumet avec frénésie. Si j'avais pu écrire, peut-être aurais-je trouvé le salut dans le travail de l'esprit, la création par le style, mais je ne savais pas écrire, et mon style est trop direct, d'une sécheresse qui m'interdit d'exprimer les nuances. J'ai toujours envié ceux qui pouvaient rendre par des phrases le monde si vaste de la pensée et trouver les couleurs exactes et vives. La fine excitation du style est un remède à bien des maux.

J'en étais réduit à la solitude, l'horrible solitude qui fait qu'on est toujours abandonné à soi. Solitude? Plutôt l'égoïsme où me plongeait mon détachement de tout ce qui n'était pas Sonia. Il aurait fallu que j'apportasse plus

de goût à ma besogne, à mon humble tâche d'enseigner et, dans ma détresse humiliée, sentir parfois la beauté d'un éblouissement et pouvoir abattre les frontières qui séparaient mon âme de Dieu. Je suis injuste, le secours divin ne m'a pas manqué, et l'acuité de ma souffrance aurait dû me révéler à moi-même. J'ai souffert les viles tortures de la jalousie physique et du partage de ma maîtresse, mais j'ai souffert aussi du constat de mon indignité. N'est-ce pas pour un chrétien un premier signe de la grâce ? Jamais, depuis l'adolescence, je n'avais senti, comme en ces jours de pauvreté, la nostalgie du divin. Sur le chemin où Sonia me conduisait, j'ai retrouvé la notion du péché. Je n'étais pas sauvé, mais je devenais mon juge sévère et je pouvais opposer à mon erreur les forces de libération. Oh ! je n'y ai pas apporté une volonté bien ferme, j'ai continué et continue à me débattre dans ma fange et je sais que si je peux me délivrer, ce n'est pas par la seule raison d'un ordre humain, car il n'y a pas d'ordre humain durable, s'il n'est sous le geste de Dieu. L'âme se paralyse quand elle obéit à la chair et refuse le sacrifice ; elle se dessèche en renonçant à ses élans.

J'ai demandé au curé d'une grande paroisse de Paris de m'aider. J'ai trouvé un homme brillant, trop fin et qui m'a parlé comme à un intellectuel. Ce n'est pas ce que j'attendais : des subtilités de raisonnement, une logique balancée, une indulgence un peu mondaine. Il m'a laissé froid, j'aurais préféré les rudes paroles d'un prêtre de la campagne, plus près de Dieu par sa naïveté, ne s'obstinant pas à me convaincre, se contentant de me persuader par sa chaleur et sa bonne maladresse. L'âme aussi a besoin d'être bousculée.

C'est tout mon roman. Il est banal, c'est l'histoire de ma perte. Dieu ne m'a pas abandonné puisqu'au milieu des délices que je goûte et qui me dévastent, il me donne le regret de la foi, l'inguérissable nostalgie du

parfait amour où tout est quiétude, lumière, douceur... Les histoires des hommes et de leurs luttes contre eux-mêmes se ressemblent et la brutale simplicité des faits est la seule éloquence qui vaille. Je sais comment un romancier aurait combiné mon histoire en y introduisant de son crû des additions, des ornements, tout un superflu ravissant de paroles et d'imaginations. L'écrivain arrange toujours son style, parfois sa pensée, souvent son sentiment. Il apporte dans son récit cette vive allure de la phrase, cette fantaisie, cette abondance de détails qui l'enrichissent, en le dépouillant, et font toujours la vérité moins triste.

J'ai fui Paris pour me retrouver. C'est déjà beaucoup que je veuille me guérir et consulter mes voix secrètes. Comme on les entend mieux, dans le riche silence de la méditation, les voix de la terre et du ciel qui se répondent, se combattent et cherchent à triompher l'une de l'autre. Lorsque je m'efforce de chasser, pendant un court moment, le souvenir de mes erreurs et que je me livre avec humilité à mes réflexions, j'accède, sans peine, à un monde de félicités où l'esprit trouve son appui et l'âme son bonheur, l'âme de l'enfance dramatisée par les beaux scrupules de la conscience toute neuve. L'enfance n'a qu'un temps et l'âme s'alourdit des alluvions de la vie. Hélas ! la pureté première ne se retrouve jamais, la pureté faite d'insouciance charmante, de candeur, de modestie, de courage et aussi d'allègre abandon dans une force mystérieuse.

Dès qu'on s'écarte de la route qui nous est assignée et qu'on prétend y mêler des promesses nouvelles, tout se complique, l'équilibre est détruit et le malheur surgit soudain. N'aurais-je pu me lier à Sonia par le mariage, et trouver avec elle, dans des liens solides, l'honneur et l'amour ? A quoi bon ruser avec moi-même ! Mon amour pour Sonia comportait à l'origine sa tare. Un tel mariage, satisfaction effrénée des sens, eût été condamné dès ses débuts. Lorsque je regarde tant de couples, si bien

appareillés pour le voyage à deux, tant de couples et souvent formés de visages ingrats et de corps sans grâce, je comprends l'importance du mariage, sa fonction véritable et sa noblesse. Le plaisir des sens n'est pas tout, peut-être est-il l'ennemi de l'union étroite qui soude un être à l'autre et vicie-t-il, par son excès, ce qui est appelé à durer. Plus que le plaisir, effervescence éphémère, ce qui unit sans dégrader, établit l'entente et défie le temps et les orages, c'est l'affection tranquille et la communauté d'intérêts créant la communauté de vues. La permanence a là son secret. Plus de grands soucis, d'ambitions démesurées, mais une clairvoyance sage, le sens des réalités, l'amour du solide. Le plaisir ne crée pas l'habitude, il empêche la concentration, il nous accapare pour nous détruire, c'est le grand malheur des hommes. Des époux trop modestes et qui n'ont rien de reluisant, si je les observe dans l'ordinaire de leur vie, ils m'émeuvent tout à coup par la subtile et indiscernable perfection de leur accord. L'amour, au sens où nous l'entendons, est un éclair rapide, une vaine exception, une folie délicieuse, et depuis quand la folie fait-elle le bonheur? Les jeunes haussent les épaules quand on les met en garde contre les mariages d'amour qui leur semble un but essentiel. Ils ne connaissent pas encore la vie, elle est pour eux un mirage. La réalité se chargera assez tôt de les décevoir et ils constateront le néant final des passions uniquement charnelles.

Cela, je ne l'ignorais pas, mais ma clairvoyance m'a-t-elle empêché de vivre contre moi-même et de me contredire? Cent fois plus coupable que l'adolescent dont les juvéniles fièvres excusent l'ensorcellement, je piétinais, lucide, dans ma sensualité. En amour, l'intelligence n'arrange rien, c'est de la raison, de la lumineuse raison seulement que nous recevons l'intuition qui nous guide. Celle-ci n'est jamais un don du hasard, mais un sixième sens de discernement anticipé. La sensualité, au contraire, est aveugle et toujours dévorante. Aujourd'hui, loin de

Sonia et sous le coup d'une terrible menace, à la veille de la guerre, les perspectives ont bien changé. L'appel du divin s'est fait entendre en moi, il me reporte à ma foi ancienne, endormie peut-être, mais non morte. Ce n'est pas en vain que je me suis égaré dans les sentiers tortueux et que j'ai laissé s'évanouir la pure lumière. Je ne me retrouve pas de plain-pied avec ma vraie âme. Une lourde hypothèque pèse sur moi qui m'empêche de contempler librement Dieu. Un doute subsiste qui est fait de ma faiblesse, de mes pensées, de mes désirs. Les chaînes de la matière entravent mes pieds d'homme enfoncés dans la boue.

Dans quelques jours, mobilisé, j'irai avec des millions de Français où ma place est marquée, face à l'ennemi. A cette heure de tragédie, je me voudrais purifié et pouvoir offrir au destin une âme frémissante, un esprit libre, et tout au souci d'un clair devoir. Ma liaison a fait de moi un solitaire et je n'ai, pour m'accompagner, sur le dur chemin, que l'ombre de Dieu, — et aussi des visions de mon pays, des images, des souvenirs qui prennent une netteté émouvante, un relief décisif. Ce qui est en jeu avant tout c'est, peut-être, le sort de la civilisation, c'est pour moi le sort de la France qu'on ne sépare pas de la civilisation. Si la France était vaincue, le monde entrerait dans les ténèbres. Et la France, je la vois, en ce moment, belle malgré ses fautes, solide et délicate. La France, c'est une rue de village où s'enracinent de très vieilles maisons sur les murs desquelles s'inscrit tout un vivant passé, c'est un ruisseau où se reflètent un beau ciel et des nuages légers, ce sont des peupliers au feuillage d'argent où chante le vent, une cathédrale où s'engouffrent les pieuses voix des ancêtres. une ville héroïque parée de splendides monuments, drapée dans son histoire comme dans un manteau de roi. c'est un jardin de Le Nôtre, un parc avec l'ombre douce de ses grands arbres, un paysan penché sur la terre qu'il travaille, une femme riante au lavoir, entourée d'autres

femmes, les bras pleins d'eau mousseuse, c'est une jeune fille grave dans l'attente de l'amour, un artiste qui exprime son cœur, un écrivain qui fixe sa pensée, un forgeron dont la lourde main martèle l'enclume, c'est un fin navire aux lignes puissantes et gracieuses, un vol d'oiseau à l'heure du couchant, la lumière verte des prairies au matin, l'or des champs, la douceur veloutée des nuits, c'est une strophe de Ronsard, un vers de Racine, l'esprit de Voltaire, une pensée de Pascal, un discours de Descartes... Bien d'autres images se lèvent devant mes yeux et mille bruits bourdonnent à mes oreilles. Visions, couleurs, voix, lignes ! Images de France, aimables ou sérieuses, audacieuses ou timides, et toujours humaines, tranquilles dans la passion, énergiques dans le labeur, rudes ou enjouées. C'est la France innombrable et unique qui ne défie personne, qui ne se soumet à personne, enivrée de liberté, ayant réalisé, sans le savoir, une grandeur qui étonne le monde et dont elle ne tire point vanité, tant, malgré ses malheurs et les vicissitudes de son histoire, elle marche naturellement, avec simplicité, dans sa gloire.

C'est pour elle que nous allons nous battre, autant pour ce qui est commun à tous les Français que pour ce qui est particulier à chacun, pour la vie organisée, les amours, l'intérêt, les joies et même les peines. Et moi, dans ma pensée intime, je ne peux effacer l'image de Sonia, étrangère à mon âme, étrangère à moi-même, l'image de Sonia que je mêle à toutes les autres si pures et longuement familières.

(à suivre.)

CHANT DE LA PRIVATION.

*J'ai vu
tes yeux de pirate devant ton corps,
j'ai vu tes yeux luisants de pirate
dans la hâte du carnage,
j'ai vu tes paupières emprisonnant l'image
partir au fond des bois
prisonnière de la proie
qu'elles tenaient en otage.*

*Et j'ai revu tes yeux après leur longue faim,
tes yeux pâles et purs d'avoir jeûné,
ton regard revenait d'une croisière sans escale,
ton regard qui n'avait plus jamais abordé,
regard de pleine mer, qui avait désappris
la limite des escales.*

*J'ai désiré que viennent, pour tes yeux privés de tout,
les lueurs qui s'avivent et qui jouent,
j'ai désiré la proie, et l'escale, et la terre,
de peur que ton regard n'ait la tristesse des mers.*

*Mais tes yeux creusés aux nuits de ta croisière
sont plus grands que leur faim
et ne songent plus aux proies*

*tu possèdes le monde en levant tes paupières
ton immense regard libère nos terres rivées,
s'il est des yeux privés
ce ne sont plus les tiens.*

*En regardant la mer où les vagues abondent,
je laisse loin
l'ivresse qui s'acharne et qui joue
je songe à cette joie qui s'attarde à genoux
pour recueillir le monde
dans tes yeux privés de tout.*

Yvette HABIB.

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE⁽¹⁾.

AVANT-PROPOS.

«L'an mil deux cent treize, écrit Djabarti, marque le début de combats épiques, d'événements considérables, de faits désastreux, de calamités épouvantables, de malheurs toujours croissants, d'épreuves et de souffrances répétées, de bouleversements, de renversement de l'ordre des choses, de révolutions, de terreurs continuelles, de désordres sociaux, de discordes politiques, de destructions, de dévastations générales⁽²⁾.»

Telle est, chez un chroniqueur égyptien contemporain, l'annonce de l'expédition de Bonaparte. Nous sommes à l'aise aujourd'hui pour porter sur celle-ci un jugement sans passion. Les réflexions suivantes sont pour la plupart empruntées à des écrivains français qui ont examiné les aspects les plus divers de cette épopée guerrière : notre seul effort a consisté à les choisir et à les mettre en ordre logique. Notre rôle n'était pas de relater une fois de plus les événements militaires et, d'autre part, le plus récent

⁽¹⁾ Je dois à la courtoise obligeance de M. Raoul Rousseau la communication des deux manuscrits qui seront publiés ici et je tiens à lui en exprimer ma vive reconnaissance.

⁽²⁾ DJABARTI, *Merveilles biographiques*, VI, p. 5 ; CARDIN, *Journal d'Abdurrahman*, p. 6.

historien de l'expédition, M. Charles-Roux, en a montré le côté scientifique et culturel. Nous voulons mettre en valeur ici quelques pensées d'humanité.

« Une telle entreprise, écrit Émile Bourgeois ⁽¹⁾, à la veille d'une guerre européenne décisive, semblait le dernier mot d'une diplomatie qui accumulait les difficultés, comme par gageure. Les contemporains furent frappés de l'inutilité et du danger de cet effort lointain. » Et, à son tour, René Pinon déclare ⁽²⁾ : « Dans l'histoire de la politique française, l'expédition d'Égypte n'est pas un accident, mais elle est une erreur. »

« Cinq siècles et demi s'étaient écoulés depuis que saint Louis avait paru devant Damiette, lorsque l'armée de Bonaparte débarqua sur la plage du Marabout. Les populations égyptiennes ne doutèrent pas que les Français ne vissent, cette fois encore, en ennemis de la religion musulmane et de leurs libertés ⁽³⁾. »

Pourtant « c'est en libératrice que, sur les bords du Nil, comme sur ceux du Rhin, du Pô et du Tibre, l'armée française se présente à un peuple asservi, et la première idée que son général en chef mette à la portée de ce peuple primitif n'est autre que celle de la Révolution sur l'égalité des hommes et l'inégalité des privilèges. A ces libérateurs infidèles, les Égyptiens pouvaient cependant préférer des tyrans musulmans ⁽⁴⁾. »

Il convenait de trouver une formule diplomatique qui pût justifier une telle invasion. « L'Égypte échappant en fait à la souveraineté du sultan, il paraissait possible de séparer la cause du sultan de celle des Mamlouks. Anticipant sur l'acquiescement du sultan, Bonaparte se présenterait aux Égyptiens en allié de leur souverain. Les habitants de l'Égypte étant, pour la plupart, les souffre-

(1) BOURGEOIS, *Manuel historique de politique étrangère*, II, p. 187.

(2) *Histoire de la Nation française*, IX, p. 387.

(3) BAINVILLE, in *Précis de l'histoire d'Égypte*, III, p. 131.

(4) CHARLES-ROUX, *Bonaparte gouverneur d'Égypte*, p. 27.

doubleur des Mamlouks, il paraissait possible de séparer la cause des vrais indigènes de celle des beys. Éviter que la population autochtone ne fit cause commune avec ses tyrans, obtenir sa neutralité, voire même sa sympathie et son concours, c'était un but qu'il importait grandement d'atteindre⁽¹⁾.»

Mais «trop de préventions nationales et religieuses existaient encore contre ces nouveaux maîtres pour qu'ils puissent être accueillis avec confiance. Il était difficile en effet de trouver des peuples assez crédules pour s'imaginer qu'une armée avait franchi les mers, et qu'elle était venue porter la guerre sur leur territoire uniquement dans leur propre intérêt. Des proclamations pompeuses n'y pouvaient rien. La Basse-Égypte avait été traversée, vaincue même, mais elle demeurait insoumise⁽²⁾».

Déjà en 1788, Volney avait pressenti l'aspect dramatique d'un tel problème. «Pour s'établir en Égypte, disait-il, il faudra soutenir trois guerres : la première contre l'Angleterre, la seconde contre la Porte, mais la troisième, la plus difficile de toutes, contre les musulmans qui forment la population du pays⁽³⁾.»

Nous signalons ailleurs le succès de l'ouvrage de Volney, le livre de chevet de Bonaparte, et nous ne pouvons pas ne pas dire que cette triple affirmation n'ait pas été connue avant l'expédition. Nous en trouverions la preuve dans la défense officielle du Directoire. En effet, le Gouvernement français éprouvait, tardivement il est vrai, le besoin de justifier le débarquement de ses troupes sur le territoire égyptien, sans déclaration de guerre préalable. Il le fit sous la forme d'un message qui fut lu aux Cinq-Cents le 14 septembre 1798 : «Qu'on ne dise pas qu'aucune déclaration de guerre, y est-il dit, n'a précédé

⁽¹⁾ CHARLES-ROUX, *op. cit.*, p. 21.

⁽²⁾ SAINTINE, *Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte*, III, p. 259.

⁽³⁾ CHARLES-ROUX, *op. cit.*, p. 75.

cette expédition. Et à qui donc eût-elle été faite? A la Porte ottomane? Nous étions loin de vouloir attaquer cette ancienne alliée de la France et de lui imputer une oppression dont elle était la première victime. Au gouvernement isolé des beys? Une telle autorité n'était et ne pouvait être reconnue. On châtie des brigands, on ne leur déclare pas la guerre ⁽¹⁾.»

«L'accueil franchement hostile qu'Alexandrie avait fait à l'armée française constituait un démenti aux espérances fondées sur l'impopularité des Mamlouks. Musulmans de toute extraction et de toute condition avaient défendu contre l'envahisseur le sol égyptien et n'avaient finalement cédé qu'à la supériorité de la force ⁽²⁾.»

Dans son ordre du jour à l'armée, donné à Toulon en date du 21 floréal an VI (10 mai 1798), Bonaparte avait notamment déclaré : «Je promets à chaque soldat qu'au retour de cette expédition, il aura à sa disposition de quoi acheter six arpents de terre ⁽³⁾.» La troupe avait donc certaines raisons matérielles d'accomplir la nouvelle campagne avec enthousiasme, mais dans l'ordre spirituel, le diapason n'était pas moins élevé. «C'est là, dira-t-on, écrit du Bois-Aymé ⁽⁴⁾, que de jeunes guerriers, nés dans cette belle contrée que bordent la mer et le Rhin, les Pyrénées et les Alpes, vinrent disputer et enlever l'Égypte aux fiers enfants du Caucase, aux vaillants Mamlouks ; et nos cœurs, à cette anticipation des éloges de l'avenir et du ravage des siècles, palpitaient orgueilleux de la patrie et s'attendrissaient sur elle.» Voilà certainement une déclaration empreinte d'un beau sentiment de fierté nationale, qui n'oublie pas de rendre justice à la valeur des Mamlouks qui s'opposèrent aux forces françaises. Une telle appréciation concernant les troupes qui firent face

⁽¹⁾ DE LA JONQUIÈRE, *L'expédition d'Égypte*, III, p. 254.

⁽²⁾ CHARLES-ROUX, *op. cit.*, p. 26.

⁽³⁾ DE LA JONQUIÈRE, I, p. 462, 465.

⁽⁴⁾ *Description de l'Égypte*, XV, p. 173.

à l'armée de Bonaparte laisse supposer que la population égyptienne elle-même fut jugée avec une égale sympathie. L'opinion d'un officier est à citer : « Il règne ici un enjouement, une affabilité dont on est frappé. Un observateur attentif voit percer souvent une délicatesse de sentiments et une aptitude intellectuelle bien supérieure à celle de nos paysans de France. Le fond des mœurs est réellement doux. Il y a dans ce climat, dans ces peuples, tous les meilleurs éléments de civilisation ⁽¹⁾. »

L'opinion générale s'accorde donc à plaindre « un pays exposé aux incursions des Arabes errants, qui viennent, tantôt de la Haute-Égypte, tantôt des côtes de Barbarie, piller et assassiner, sur la lisière du désert, le paisible cultivateur, le malheureux fellah ⁽²⁾. » Ces paysans « n'ont pas la liberté de résister à l'oppression ; leur état social n'est qu'un honteux et dur esclavage, dans lequel ils sont retenus par la faiblesse de leurs maîtres, et abandonnés lâchement aux odieuses vexations de l'insolente et cruelle tyrannie des Mamlouks, qui chaque jour sacrifient quelque nouvelle victime à leur insatiable cupidité et à leur atroce audace ⁽³⁾. »

« Le soldat français apprit, en peu de temps, à reconnaître ceux qu'il appelait les Égyptiens et dont il appréciait l'humeur douce et paisible, nullement *farouche* ni *fanatique*, quoi qu'en aient dit des mémoires composés après coup auxquels les auteurs ont cru bon d'ajouter de la couleur locale et du romanesque ⁽⁴⁾. » Des contemporains l'ont franchement noté et, par exemple, Menou écrivait au début d'octobre 1798 : « Je puis assurer que le pays est dévoué aux Français autant que les circonstances le permettent ⁽⁵⁾. » C'est un autre, lequel commen-

(1) RIGAULT, *Le général Abdallah Menou*, p. 145.

(2) *Description*, XII, p. 3.

(3) *Ibid.*, XIV, p. 6.

(4) *Précis*, III, p. 139.

(5) DE LA JONQUIÈRE, III, p. 119.

tant les troubles de l'insurrection du Caire, déclare : « Le peuple d'Égypte est bon et il ne se serait pas porté lui-même à ces excès s'il n'y avait été poussé par une influence étrangère. En effet l'Égypte était depuis le commencement de vendémiaire remplie d'exemplaires d'un firman du Grand Seigneur qui démentait tout ce qu'avait dit Bonaparte de son accord prétendu avec la Porte ⁽¹⁾. » Dans cet ordre d'idées les témoignages abondent. « Les vices nous frappent, écrit du Bois-Aymé ⁽²⁾, les vertus nous échappent. Il m'est arrivé plusieurs fois, ainsi qu'à d'autres membres de la commission d'Égypte, de voyager seuls avec des Arabes, de rester parmi eux des mois entiers, et jamais nous n'avons eu à nous repentir de notre confiance. »

Le malentendu fut pourtant certain. D'un côté, des officiers et des troupes fatiguées, transplantées, que la politique de Bonaparte n'intéresse guère ; de l'autre une population qui n'y comprend rien et résiste à l'envahisseur étranger : « Ce fut une guerre, écrit à Kléber le général Damas, pire que celle de la Vendée ⁽³⁾. » Il faut tout d'abord tenir compte de la nostalgie des Français. Certains, en descendant le Nil « sentaient une douce idée remplir leur âme ; l'étonnement y faisait place aux plus chers souvenirs ; à chaque mouvement du vaisseau, il faisait un pas de plus vers sa patrie ⁽⁴⁾. »

Quelques écrivains de la *Description de l'Égypte* ont posé le problème avec netteté : il s'agit de quelques incompatibilités d'humeur pour lesquelles le temps seul aurait pu agir. Ce que Villoteau va nous dire de la musique dépasse singulièrement le côté technique de la question. « Les Égyptiens, nous confie-t-il, n'aimaient point notre

(1) MARTIN, *Histoire de l'expédition française en Égypte*, I, p. 241.

(2) *Description*, XII, p. 348-349.

(3) SIMON, *Correspondance de l'armée française en Égypte*, p. 93.

(4) *Description*, I, p. 216.

musique et trouvaient la leur délicieuse ; nous, nous aimons la nôtre et trouvons la musique des Égyptiens détestable ; chacun de son côté croit avoir raison et est surpris de voir qu'on soit affecté d'une manière toute différente de ce qu'il a senti ; peut-être n'est-on pas mieux fondé d'une part que de l'autre⁽¹⁾.» Les ingénieurs des Ponts et Chaussées du Bois-Aymé et Jollois ont vu clairement les choses⁽²⁾ : « Nous remarquerons que les Égyptiens, qui cherchent souvent, pendant plusieurs générations de suite, à venger par des assassinats les parents qu'ils perdent dans des querelles particulières, oublient facilement les maux qu'on leur a fait éprouver par une guerre ouverte. Après tous les malheurs qu'ont essayés en Égypte quelques grandes villes prises d'assaut, il est sans exemple qu'un de nos soldats y ait été ensuite assassiné ; nous pouvons même assurer que de tous les pays où nous avons porté nos armes, il n'en est peut-être aucun où nous soyons aussi aimés qu'en Égypte ; on sait qu'il y est passé en proverbe de dire *kelem fransaouy* (parlé comme un Français), au lieu de *kelem doughry* (parlé franchement) ; et nous avons entendu en Italie raconter à un de nos consuls qui a habité le Caire depuis le départ de notre armée, que la populace l'injurait souvent dans les rues en lui reprochant de ne point rendre compte à son gouvernement des vexations que commettaient journellement les troupes turques ; si les Français en étaient instruits, disaient ces pauvres gens, ils nous délivreraient. Ils reviendraient chez nous. Honneur à la nation qui laisse à ses ennemis vaincus de semblables souvenirs !

« Quant aux habitants du Delta en particulier, ils sont meilleurs qu'on ne le croit généralement. Ils ont, à la vérité, dans le commencement de notre entrée en Égypte, opposé plus de résistance que quelques autres provinces,

⁽¹⁾ *Description*, XIV, p. 115. — ⁽²⁾ *Ibid.*, XV, p. 223-225.

éborgé quelques Français, attaqué quelques détachements : mais mettons-nous à leur place, chose que l'on devrait toujours faire avant de porter un jugement sur le caractère d'une nation : si des musulmans, débarqués à l'improviste dans une de nos provinces les plus attachées à la religion catholique, se rendaient maîtres des villes principales, croit-on que, dans les premiers temps de leur domination, leurs détachements seraient accueillis dans nos villages, et qu'on ne les repousserait pas par les armes, surtout lorsqu'ils viendraient y lever des contributions de tout genre, et que l'ancien gouvernement renversé, mais non entièrement détruit, les exciterait à une noble défense ? Eh bien ! C'était là précisément la position des Égyptiens envers nous ; et cependant, après trois ans de séjour, habitués déjà à leurs nouveaux maîtres, ils accueillaient nos petits détachements, nos soldats isolés. Un de nous est allé seul de Semennoud au Caire ; et plusieurs fois tous deux, sans aucune escorte, soit dans l'intérieur du Delta, soit dans d'autres cantons de l'Égypte. Certes, il est des pays, dans notre Europe si policée, où l'on ne voyage pas avec plus de sécurité : telles sont, par exemple, quelques parties de l'Italie méridionale. Enfin une expérience de près de quatre années a prouvé que si l'Égypte fût restée plus longtemps au pouvoir des Français, non seulement l'ordre et la tranquillité eussent régné dans ses provinces, mais ses peuples encore auraient pris, plus facilement qu'on n'était d'abord porté à le croire, nos arts, nos goûts et nos mœurs.»

A son tour, l'ingénieur Martin écrivait après la bataille d'Héliopolis : «La facilité avec laquelle on avait détruit les efforts des Ottomans, regardés dans le pays comme les seuls ennemis redoutables, paraissait avoir familiarisé les Égyptiens avec l'idée de ne plus voir dans les Français que des maîtres inexpugnables dans leur conquête : ils s'accoutumaient déjà à leurs mœurs douces et sociables, allaient au-devant de leurs désirs, et aplanissaient les

obstacles qui s'opposaient à ce qu'ils parcourussent le pays seuls et avec sécurité⁽¹⁾.»

Il n'est pas douteux que Bonaparte ait recherché la justice. N'écrit-il pas à l'un de ses généraux : « Étudiez les peuples chez lesquels vous êtes : distinguez ceux qui sont susceptibles d'être employés ; faites quelquefois des exemples justes et sévères, mais jamais rien qui approche du caprice et de la légèreté⁽²⁾. » Sans doute des soldats, manquant de vivres et d'eau, forcément, dans chaque village, se livrent au pillage : nous pouvons les excuser, mais les conséquences furent inévitables. « Détourner du pillage des troupes épuisées par une marche dans le désert, accablées par l'été africain, désappointées par l'aspect du pays, n'était pas une tâche facile. Le commandement n'y réussit pas toujours. Les soldats ne se privèrent pas de marauder⁽³⁾. »

A ces méfaits, il convient d'ajouter des massacres d'autant plus rigoureux que les troupes françaises avaient été harcelées par les Bédouins pillards. « Les soldats croyaient voir des Bédouins dans tous les Arabes revêtus de longs manteaux, et à ce titre les insultaient et se livraient même envers quelques Arabes pacifiques à des voies de fait⁽⁴⁾. » Certains s'en sont rendu compte : « Quand nous apercevions sur les rivages quelque rassemblement de fellahs ou de Bédouins, nous avions le soin de les disperser par quelques coups de canon. En agissant ainsi, nous nous conformions aux instructions que j'avais reçues, mais je dois avouer que je me prêtai un peu trop aux suppositions de mes matelots, qui voyaient dans la moindre réunion d'Arabes des malintentionnés, pour avoir le plaisir de leur faire la chasse. J'ai vraisemblablement la mort de quelques pauvres fellahs à me reprocher⁽⁵⁾. »

⁽¹⁾ *Description*, XVI, p. 4. — ⁽²⁾ DE LA JONQUIÈRE, II, p. 466.
— ⁽³⁾ CHARLES-ROUX, p. 36. — ⁽⁴⁾ DE LA JONQUIÈRE, II, p. 438.
— ⁽⁵⁾ SANGLE-FERRIÈRE, *Souvenirs de l'expédition d'Égypte*, p. 44.

Un botaniste qui accompagna l'expédition écrit du Caire le 8 thermidor an VI : « Nous débarquons dans un pays qui ne pensait pas à nous, nous pillons les villages, ruinons les habitants et violons leurs femmes, nous risquons de mourir de faim et de soif, nous sommes sur le point d'être assassinés, et tout cela pourquoi, nous l'ignorons encore⁽¹⁾. » De fait un écrivain très partial contre les Égyptiens, Cardin, le premier traducteur de Djabarti, n'hésite pas à dire : « Pendant toute la durée de l'occupation française, les rapports de nos militaires avec les femmes, et la licence qui avait été portée au dernier point, ne cessèrent d'indisposer contre nous toute la population⁽²⁾. » C'est ce qu'une chanson populaire exprime nettement : « Tu nous as fait soupirer par ton absence, ô général en chef, qui prends le café avec du sucre, et dont les soldats ivres parcourent la ville pour chercher les femmes⁽³⁾. » Nous devons signaler que le commandement veilla toujours à éviter ces pénibles incidents. « La religion, proclame Menou, les mœurs et les usages des habitants doivent être spécialement protégés ; l'article des femmes est surtout le plus essentiel, c'est celui auquel les musulmans attachent le plus de prix ; il faut réprimer avec soin les désordres auxquels, à cet égard, se livrent les soldats français⁽⁴⁾. »

Une autre observation doit être formulée, concernant la moralité de certains services civils. De toute évidence, les malversations, connues de l'armée, ne devaient guère reconforter le moral des officiers et des hommes de troupe, auxquels la solde n'était remise qu'avec plusieurs mois de retard. Peut-être ces déprédations affectaient le commerce égyptien et, en ce cas, ne pouvaient qu'attiser les

(1) *Lettres interceptées*, 2^e partie, p. 33.

(2) CARDIN, p. II-III.

(3) *Description*, XIV, p. 158.

(4) ROUSSEAU, *Kléber et Menou*, p. 331.

sentiments de haine de la population ⁽¹⁾. Si l'on en croyait le général Menou, on écrirait à ce point de vue une triste histoire de l'expédition d'Égypte ⁽²⁾. Mais il ne faut pas laisser ignorer l'énergie inexorable avec laquelle Bonaparte poursuivit les délits en cette matière. Avec Charles-Roux, nous estimons que les « fuites ne semblent pas avoir pu être considérables ⁽³⁾ ».

On a signalé en effet que certains généraux s'efforçaient de « faire aimer les Français dans leur province, en mettant en opposition la douceur du régime actuel avec l'atrocité du gouvernement des Mamlouks ⁽⁴⁾ ». La tâche était ardue, presque insurmontable, mais le programme était magnifique. « La connaissance de la langue du pays, écrit Galland ⁽⁵⁾, eût d'abord évité bien des rixes qui ne surviennent souvent que par défaut de s'entendre, et qui, telles légères qu'elles soient, laissent toujours après elles un levain d'aigreur dans les esprits. Le Français se fût ensuite identifié, pour ainsi dire, avec les naturels ; il eût dans des conversations mieux saisi les mœurs, les usages de ces peuples, leur caractère, leur esprit d'industrie, et une foule de particularités qui portent quelquefois la lumière dans la nuit profonde des temps ; il leur eût fait aimer aussi les arts de l'Europe ; il eût répandu goutte à goutte sur ces esprits à demi-sauvages, les douces rosées d'un saine philosophie qui eût insensiblement extirpé ce fanatisme intolérant, si contraire au bon ordre, à la prospérité et à la force des États ; le temps et l'instruction auraient fait le reste. Il n'y a point de doute qu'un des premiers soins du gouvernement français sera d'établir des gymnases pour former la jeunesse égypt-

⁽¹⁾ *Histoire scientifique*, IV, p. 101 ; DE LA JONQUIÈRE, II, p. 232.

⁽²⁾ ROUSSEAU, p. 255, 334 ; DE LA JONQUIÈRE, III, p. 117 ; V, p. 663.

⁽³⁾ CHARLES-ROUX, p. 244.

⁽⁴⁾ DE LA JONQUIÈRE, II, p. 472.

⁽⁵⁾ GALLAND, *Tableau de l'Égypte*, II, p. 98.

tienne dans le cas où la paix laisserait cette contrée sous notre domination.»

C'est le chroniqueur Djabarti qui est heureux d'énumérer en détail les travaux importants qui furent achevés ou entrepris pour l'embellissement et l'assainissement du Caire⁽¹⁾. Et il nous faut insister sur les aspects intellectuels et industriels de l'expédition d'Égypte. «L'application des théories mécaniques et chimiques, écrit Fourier⁽²⁾, avait fait au Caire des progrès remarquables. On avait rassemblé, dans l'enceinte même des grands édifices destinés aux sciences, tous les éléments qui pouvaient favoriser le développement de l'industrie. Cet établissement était dirigé par un chef responsable, que les sciences et la patrie ont perdu il y a quelques années : il joignait au zèle le plus désintéressé un talent ingénieux et fécond, qui lui suggérait des ressources inattendues. Il avait déjà enrichi la France de plusieurs inventions, et donna bientôt à l'Égypte quelques-uns des arts les plus importants de l'Europe. On construisit des machines hydrauliques ; on fabriqua des aciers, des armes, des draps, des instruments de mathématiques et d'optique ; enfin, ces grands ateliers fournirent, pendant le cours de l'expédition, une multitude d'objets propres à contribuer au succès de la guerre et aux jouissances de la paix. Les indigènes ne tardèrent point à participer aux avantages qui résultaient de ces travaux ; on observa leurs manufactures : on perfectionna les procédés dont ils faisaient usage. Ils considéraient attentivement les productions de l'industrie française, et s'exerçaient à les imiter.»

Il s'agit dans cette notice du célèbre Conté, qui fut certainement l'homme le plus précieux de l'expédition⁽³⁾.

(1) CARDIN, p. 111.

(2) *Description*, I, p. LXXXII-LXXXIV.

(3) DEHÉRAIN, *Histoire de la Nation égyptienne*, V, p. 364 ; CHARLES-ROUX, p. 170 et suiv.

Voici un extrait d'un rapport officiel de Menou, adressé au ministère de la guerre : « Le citoyen Conté va nous établir une ligne télégraphique. Il a fallu, pour y parvenir, tout créer ; il a fait avec ses aérostiers soixante lunettes excellentes. Il a établi un moulin à foulon. J'espère que sous peu nous aurons des draps pour habiller nos troupes. Il a établi un atelier de lames de sabre ; il fait tout aussi bien que les lames de Perse. Il a établi un martinet et une tannerie ⁽¹⁾. »

« Tandis que Bonaparte s'occupait de l'organisation intérieure de l'Égypte, écrit Miot ⁽²⁾, du classement de ses troupes, quelques Français industriels cherchaient au Caire à tirer parti des circonstances. Les ouvriers en tout genre levaient des ateliers et des boutiques ; l'on voyait déjà des restaurateurs à la mode française, peu approvisionnés sans doute, mais où l'on pouvait se réunir et boire. On fit bientôt des bottes, des chapeaux, des ceinturons ; les Turcs imitaient nos broderies à merveille, et fabriquaient avec adresse les objets les plus étrangers à leurs usages. Il s'éleva une tannerie, on fit des selles ; nous eûmes des lits, des tables, des chaises dont nous avions trouvé les maisons entièrement dépourvues à notre arrivée. Les distillateurs nous faisaient des liqueurs de tout genre et nous eûmes, par la suite, des sirops d'orgeat, de vinaigre. »

« Les Turcs s'enrichissaient avec nous : ils imitaient fort bien tous les ouvrages français, ils brodaient à merveille, et le luxe, que notre séjour en Égypte devait anéantir, se releva par leurs soins. »

Nous n'insistons pas sur la création d'imprimeries sur lesquelles les renseignements abondent ⁽³⁾ et nous ne

⁽¹⁾ ROUSSEAU, p. 356.

⁽²⁾ MIOT, *Mémoires pour servir à l'histoire des expéditions en Égypte et en Syrie*, p. 80-81, 226, 240. Voir RYME, *L'Égypte moderne*, p. 80-81 ; DE LA JONQUIÈRE, III, p. 16 ; RIGALT, p. 172.

⁽³⁾ CHARLES-ROUX, p. 140-141.

groupions ici quelques détails dispersés qu'à cause des réflexions insérées à ce sujet dans le *Journal de Grandjean*. « Les Égyptiens, nous dit-on, commençaient à comprendre en partie les bienfaits industriels importés par la civilisation européenne. Des usines en tout genre venaient d'être fondées, et déjà de leurs ateliers sortaient des canons, des boulets, de l'acier manufacturé, des instruments de mathématiques, des draps, des toiles vernissées, du carton, du papier, enfin une foule de produits inconnus aux populations orientales. Ces améliorations introduites par la conquête, ces arts naturalisés comme par enchantement, devaient à la longue faire impression sur les esprits les plus prévenus ⁽¹⁾. »

Et l'effort ne se bornait pas à la capitale : on connaît la page alerte de Vivant-Denon ⁽²⁾ sur Assouan. « Dès le second jour de notre établissement, il y avait déjà dans les rues de la ville des tailleurs, des cordonniers, des orfèvres, des barbiers français avec leurs enseignes. Rien n'est plus propre que le stationnement d'une armée pour offrir le tableau subit d'un grand développement industriel : là où l'on ne comptait que des soldats se retrouvent à l'instant des citoyens avec leurs professions diverses ; ce n'est plus un camp, c'est une cité où chacun travaille comme il le peut pour la plus grande utilité de tous et pour son bénéfice individuel. Ainsi l'on vit en peu de temps à Assouan des jardins, des cafés et des jeux publics organisés vaille que vaille. Des restaurants à prix fixe avaient été improvisés et leurs enseignes étaient à la fois ironiques et pompeuses. »

Nous avons en commençant noté l'enthousiasme de Djabarti sur l'aménagement du Caire et c'est par lui que nous voulons terminer ces citations sur les progrès qu'il

⁽¹⁾ *Histoire scientifique*, IV, p. 213.

⁽²⁾ RIGAULT, p. 10 ; *Description*, I, p. 364 ; *Histoire scientifique*, IV, p. 477-478 ; DE LA JONQUIÈRE, III, p. 343 ; CHARLES-ROUX, p. 262.

signale. « Les travaux furent largement payés, beaucoup plus qu'ils ne l'étaient habituellement ; les ouvriers recevaient leur salaire tous les jours dans l'après-midi. On leur avait donné des outils perfectionnés et simples. Ainsi, au lieu de paniers et de pots, on se servait de petites charrettes à deux bras que les ouvriers remplissaient de terre ou de pierres et qu'ils poussaient ensuite sur des roues. Les outils tels que les haches et les marteaux étaient aussi très commodes. La plupart des ouvriers étaient des Français. Ils taillaient les pierres et coupaient les bois d'après des règles géométriques, à angles droits et suivant des lignes droites.

« Les Français installèrent une grande bibliothèque avec plusieurs bibliothécaires qui gardaient les livres et les remettaient aux lecteurs qui en avaient besoin. Cette bibliothèque était ouverte tous les jours à partir de deux heures avant midi. Les lecteurs s'y réunissaient dans une grande salle voisine de celle qui renfermait les livres ; ils s'asseyaient sur des chaises rangées autour de grandes tables et se mettaient au travail. Si un musulman voulait entrer pour visiter l'établissement, on ne l'en empêchait point, on le recevait au contraire avec affabilité. Les Français s'empressaient surtout auprès du visiteur musulman qui paraissait s'intéresser aux sciences. J'ai eu l'occasion d'aller plusieurs fois visiter cette bibliothèque⁽¹⁾. »

Les écrivains français qui se sont occupés de l'expédition d'Égypte n'ont pas lu la chronique de Djabarti en entier, sans quoi ils ne se seraient pas acharnés contre lui, comme ils l'ont fait. Il fut contemporain des événements et l'on ne saurait rejeter complètement son témoignage. Le premier traducteur de son œuvre, Cardin, a pris une position nettement hostile. « L'ouvrage de Djabarti, écrit-il⁽²⁾, est loin d'être authentique : souvent

⁽¹⁾ DJABARTI, VI, p. 72-73. — ⁽²⁾ CARDIN, p. 2.

même il dénature les faits : on ne peut lui reprocher d'avoir jugé selon les apparences et d'après sa conviction. Ce n'est donc point comme document historique qu'il peut intéresser le public.» Heureusement, Bianchi, l'éditeur de la traduction de Cardin, remet en partie les choses au point : « En proie au fanatisme religieux et aux sentiments de haine dont il ne peut se défendre à l'égard des étrangers qui envahirent son pays, 'Abd el-Rahman Djabarti adresse alternativement à ces derniers des reproches et des éloges que les faits et les circonstances semblent également justifier ⁽¹⁾. »

Il est navrant que le dernier historien de l'expédition, M. François Charles-Roux, accable Djabarti de sarcasmes injustes et inutiles. Il le trouve peu prodigue de compliments à l'égard des Français, et reproche à ce « felleux observateur, si venimeux aux Français » de prononcer des « jugements sommaires et d'une criante injustice ⁽²⁾. »

Pouvons-nous faire grief à Djabarti de déclarer que certaines proclamations françaises contiennent des erreurs destinées à prévenir des troubles ? Parce que sa clairvoyance nous gêne, devons-nous lui en tenir rigueur ? Nous trouvons naturel également qu'il se réjouisse de la victoire anglaise d'Aboukir ⁽³⁾. Nous ne saurions nous étonner non plus de son ironie ⁽⁴⁾. Et il est normal qu'il signale que les contribuables s'acquittent de bon cœur d'un impôt spécial destiné à payer les frais de route des soldats français qui quittent le pays : « heureux jour, s'écrie-t-il, que celui de leur départ ⁽⁵⁾. »

Nous demandons autre chose à ce chroniqueur musulman et égyptien, pour lequel les armées françaises représentent un élément étranger qui a envahi le pays,

⁽¹⁾ CARDIN, p. 111.

⁽²⁾ CHARLES-ROUX, p. 54, 119, 227, 249.

⁽³⁾ DJABARTI, VII, p. 16, 26 ; CHARLES-ROUX, p. 317.

⁽⁴⁾ IDEM, VI, p. 50.

⁽⁵⁾ IDEM, VI, p. 168.

élément chrétien par surcroît. Écoutons-le toutefois : « Les soldats français se promenaient dans les rues du Caire sans armes et n'y inquiétaient personne. Ils plaisantaient avec le peuple et achetaient à des prix très élevés tout ce dont ils avaient besoin. Cela encouragea le peuple à entrer en relations avec eux ⁽¹⁾. » Il affirme ailleurs que les Français ne troublaient jamais les assemblées dans les mosquées, les cafés et les maisons particulières.

Évidemment, il préfère aux Français les Turcs. Pourtant, à la fin de sa *Chronique*, il note cette réflexion d'Elfi Bey : « Tout ce qui nous est arrivé jusqu'ici avec les Français vaut mieux que la situation critique dans laquelle nous nous trouvons actuellement ⁽²⁾. » Mais il avait fait observer beaucoup plus tôt que la plupart des Égyptiens, les fellahs en particulier, regrettaient la domination des Français ⁽³⁾. Nous avons surtout lieu d'être fiers de lire dans son récit cette page magnifique sur la conception française de la justice. Il s'agit de l'instruction criminelle de l'assassin de Kléber, et Djarbati en reste confondu. « Le dossier, écrit-il, a son importance ; il contient tous les détails du crime et donne une idée de la justice chez les Français, nation qui n'a pas de religion mais qui se conforme au jugement de la raison. On y trouvera une leçon digne d'attention. En effet, un homme sans aucune importance arrive par la perfidie à assassiner le chef des Français. Cet homme est arrêté porteur de l'arme dont il s'est servi pour commettre le crime ; l'arme ruisselait encore du sang de la victime. L'assassin interrogé avoue son crime et dénonce ses complices. Dans ces conditions, on s'attendrait à voir ces Français châtier le coupable et ses complices aussitôt après son aveu. Mais non, la chose se passa autrement : on créa un tribunal, on fit un procès, l'assassin fut interrogé plus d'une fois, tantôt simplement,

⁽¹⁾ DJABARTI, VI, p. 23. — ⁽²⁾ IDEM, VIII, p. 63. — ⁽³⁾ IDEM, VII, p. 64, 155.

tantôt sous la torture. Ceux qu'il dénonça comme étant ses complices furent également interrogés, d'abord isolément et ensuite en confrontation. Enfin, la peine prononcée contre les coupables fut strictement appliquée, et Moustafa Bourousli, reconnu innocent, fut aussitôt remis en liberté. Il y a bien loin entre ce que nous venons de dire et ce que nous devons voir dans la suite de la part de vils soldats qui prétendaient être de vrais croyants et n'hésitent cependant pas à détruire la vie humaine rien que pour satisfaire des passions brutales⁽¹⁾.»

En vérité, ce clerc n'a pas trahi, pas plus que ce cheikh Mahdi, qui fut honoré par les Français en conservant l'estime des Égyptiens, parce qu'il s'efforça toujours de calmer les intrigues et essaya d'atténuer les incidents⁽²⁾.

Les auteurs de mémoires contemporains de l'expédition, militaires ou civils, ont été également de bonne foi : il convient seulement de tenir compte de leurs préjugés personnels ou de leur documentation. Sur ce dernier point notamment, il est frappant de voir deux camps. On avait surtout lu les deux plus récents ouvrages parus sur l'Égypte, les relations de Savary et de Volney, le premier surtout⁽³⁾. A la longue, après les fatigues de la campagne, Savary eut très mauvaise presse et l'on estima qu'il « avait embelli sa description de tous les charmes de son imagination ardente et romanesque⁽⁴⁾ ». Miot lance une singulière affirmation : « Si Savary nous a trompés sur l'Égypte, c'est qu'il la voyait comme les Égyptiens, ou qu'il a fait un roman. Voilà ce qui fait la différence des deux ouvrages de Volney et de Savary : presque tous nous avons vu comme le premier : et c'est une preuve que Volney a plus écrit dans l'esprit de la nation son voyage en

⁽¹⁾ DJABARTI, VI, p. 223-224.

⁽²⁾ IDEM, IX, p. 149-150.

⁽³⁾ SIMON, p. 13, n° 2 ; *Description*, XX, p. 358 ; MARTIN, I, p. 273-275 ; CHARLES-ROUX, p. 14.

⁽⁴⁾ *Description*, XV, p. 8.

Égypte⁽¹⁾.» La querelle des « colonistes » et des « anti-colonistes » a été probablement envenimée par l'enthousiasme de Savary, sur lequel il a fallu déchanter. « Savary, écrit l'un des officiers, nous a trompés sur l'Égypte. Ce n'est pas ce beau pays qu'il vante tant, ni cette rosée balsamique que l'on respire le matin. C'est le pays de la misère⁽²⁾. »

Telle quelle, malgré l'injustice réelle d'une invasion, l'Expédition française reste, par ses conséquences spirituelles, une magnifique épopée. Les contemporains, les Français tout au moins, malgré les privations, les malentendus parfois sanglants, n'ont pas gardé mauvais souvenir de ces années pleines de gloire et d'amertume. « Nous emportons de votre pays, écrit Miot, avec le souvenir durable des superbes monuments qui le décorent, le souvenir pénible de vos déserts, de vos tristes cabanes, souvenir, auquel se rattache celui des douleurs, des privations qui nous ont fait payer si cher la gloire d'avoir troublé votre repos, ensanglanté vos rivages⁽³⁾. »

Gaston WIET.

(à suivre).

⁽¹⁾ Mior, p. 98. — ⁽²⁾ *Lettres interceptées*, 2^e partie, p. 28.
— ⁽³⁾ Mior, p. 317.

NOUVELLES RÉFLEXIONS D'EBN GOHA.

*... Et c'est encore vers vous, Ahmed
Rassim, que vont ces nouvelles réflexions
d'Ébn Goha.*

Quand la pudeur a perdu ses droits...

Il y a une manière facile de se grandir... c'est de rapetisser les autres.

La boisson est la meilleure des amantes :
on l'a quand on la désire,
elle ne vous demande rien quand elle vous a grisé.

Malin qui embrouille les choses pour avoir le mérite
de les débrouiller.

Le cocu est en général un grand modeste : il s'ignore.

Une maladresse intelligemment exploitée te sera plus
utile qu'un acte de mérite.

Le pet c'est encore pour certains une manière de s'exprimer.

Le paradoxe... manière facile de se rendre intéressant.

Celui qui est en voiture ne court pas après celui qui va à pied.

Qui a besoin de toi trouve assez vite le chemin de ta maison.

L'argent, comme le temps, arrange souvent les choses.

Reste couvert devant ton portier si tu veux devant toi le voir se courber.

Celui qui puise dans ta poche supporte facilement l'odeur de ta chemise.

Aie le courage, quand il le faut, de passer pour un idiot.

Un âne qui se soulage au milieu du chemin arrête dans sa course la voiture la plus rapide.

Mulet, le harnais t'habillera mieux que le coftan.

Des gens se laissent convaincre quand on leur parle... d'autres quand on les laisse parler.

Le cul a beau se hausser, il reste cul.

Pour qu'elle soit belle la fleur réclame bien un peu de crottin.

Si tu te rends indispensable, on te gardera ta place à table.

Si tu restes sur la terrasse tu ne peux empêcher ton chien de pisser dans le jardin.

... Et que l'impertinence retrouve les siens

Parler de soi est un plaisir qu'on est en général seul à partager.

Un coup de gourdin fait oublier un coup d'épingle.

Qui a le nez sale trouve que les autres sentent mauvais.

Le parasite est l'ami de l'homme.

L'hommage exagéré est une forme polie de l'injure.

Une excellente humeur tient dans bien des cas au bon effet d'une purge... et on appelle ça un état d'âme.

Si tu ne caresses jamais ton chien, mesurera-t-il à sa valeur la raclée que tu lui donnes ?

Et si tu ne cries jamais comment saura-t-on que tu es le chef ?

Il est facile d'étonner les gens en faisant l'idiot.

La servilité de ceux qui nous entourent cache, à nos yeux, notre médiocrité.

Celui qui souffre de l'estomac trouve toujours que les autres ont trop d'appétit....

... et c'est pourquoi il faut mesurer ton appétit à l'humeur de ton hôte et non à l'abondance de son repas.

Un chien, même en fuyant, effraye le peureux.

Qui gagne sa vie à enterrer les gens, peut-il souhaiter les voir vivre ?

On peut toujours dire de quelqu'un que c'est un incapable si on lui laisse le moyen de prouver le contraire.

Plus nous sommes petits... plus les choses qui nous entourent nous paraissent grandes. C'est pourquoi les simples ont l'admiration facile.

Ne dis pas que ton ennemi n'a pu te vaincre, si tu t'es mis hors de sa portée. Le singe, du haut de son arbre, nargue facilement l'éléphant.

Si tu es vieux, on te saura gré de ne pas trop te prodiguer.

On dit souvent de ceux qui réclament leur dû... qu'ils ont mauvais esprit.

Et le bourreau dit de ses victimes qu'elles ont la manie de la persécution.

Modestie et médiocrité se montrent souvent sous le même vêtement.

On compte ses succès comme ses piastres avec le vague espoir de les voir augmenter.

Si ton pied est sensible pourquoi marches-tu sur celui du voisin ?

Ne crois pas — si tu épouses une femme laide — que tes amis n'auront pas pour elle des bontés... tous les goûts sont dans la nature.

Les grands de la terre prennent trop souvent la servilité de leurs subordonnés pour de la fidélité.

L'âne le plus rétif se calme devant une carotte.

Terminer une affaire n'est pas nécessairement la réussir.

Nombreux sont ceux qui veulent qu'on raconte leur histoire, non comme ils l'ont vécue, mais comme ils auraient voulu la vivre.

L'arriviste arrive par les autres . . . l'ambitieux par ses propres moyens.

Celui qui a cherché à te nuire peut-il croire à ton amitié?

Quand l'âne est élu maire, chacun apprend à braire.

Quelques conseils . . .

Donne toujours le conseil qu'on attend de toi . . . tu seras considéré.

Il ne faut pas te battre, si tu es sûr d'être battu.

Si tu ne veux pas que ton ami te trahisse, ne lui en fournis donc pas le moyen.

Tu ne peux être Cheikh de ton village et refuser de tenir le bâton.

Avant de remercier celui qui t'a offert un coffret, regarde ce que contient le coffret.

Jette au chien un os si tu ne veux pas qu'il convoite ta viande.

Reste dans l'ombre de ton chef, il te donnera sa lumière.

Il faut savoir arriver quand on te désire et repartir avant que tu aies cessé d'être désirable.

Ne demande pas grâce avant de savoir si tu es en danger.

Quand ta femme accouche ne parle pas de tes coliques.

Quand ton âne se noie, il ne comprend pas tes coups de bâton.

Sache refuser ce qu'on te propose du bout des lèvres.

Il suffit d'ailleurs de refuser quelque chose pour qu'on veuille absolument te l'offrir.

Méfie-toi davantage de ceux dont la méchanceté s'accompagne d'un semblant de pitié.

Donne aux gens les qualités qu'ils n'ont pas pour les engager à les avoir.

Connais la monture de ton voisin, tu pourrais avoir à t'en servir.

Quand tu es en état d'ébriété, n'affirme pas que tu n'aimes pas la boisson.

Tu tomberas moins brutalement si tu restes sur la dernière marche...

... et personne ne viendra te disputer ta place au bas de l'escalier.

Entreprends peu de choses mais qu'elles réussissent... on juge un soldat à ses victoires et non au nombre de ses batailles.

Si tu allumes l'incendie chez ton voisin aie la pudeur de ne pas t'offrir à l'éteindre.

Ne soulève pas un problème quand tu ne veux pas avoir à le résoudre.

Si tu crains d'être bousculé ne te mets pas dans l'embrasement des portes.

Ne jette à personne la pierre si tu dois ensuite la ramasser.

Ne dis pas : la course est longue... Dis : ma chaussure est étroite.

Ne donne pas de conseils à qui ne comprend que le langage du bâton.

Si tu tires la queue de ton âne, ne te plains pas de ses ruades.

Quand ton ami vient te voir, ferme aussitôt ton tiroir.

Ne frappe personne dans la nuit, tu pourrais frapper ton ami.

On t'a dit que tu serais vaincu pour t'enlever une chance de vaincre...

... comme on te dit que tu es fort pour endormir ta vigilance.

N'attends pas que ton ami soit par terre pour éprouver la solidité de son épaule.

... et des considérations

Belle courtisane laisse entrevoir ses charmes avant de faire connaître le prix de ses faveurs. Bonne marchandise craint-elle la devanture?

Celui qui te refuse quelque chose reste malgré tout ton débiteur.

Les gens qui déclarent aimer la vérité sont ceux qui se fâchent le plus quand on la leur dit.

La prudence... une forme de l'égoïsme.

L'imprudence... une manière de courage.

Rectifier une erreur, n'est-ce pas souvent la signaler?

Qui dit prodigue ne dit pas forcément généreux.

Il nous arrive d'être à notre insu les instruments de gens soucieux de ne pas se montrer,

... car tout le monde n'a pas la franchise d'être bourreau...

... et le machiavélisme est une manœuvre et non un combat.

Les belles funérailles, si elles ne réveillent pas les morts, consolent du moins les vivants.

Qui se confesse à haute voix peut-il défendre qu'on l'écoute ?

L'obséquiosité pour certains est une nécessité... pour d'autres un besoin.

Ta montre peut s'arrêter sans que la terre cesse de tourner.

Nous sommes trop souvent tentés de prendre notre entêtement pour de la volonté et nos brusqueries pour de l'esprit de décision.

Intention révélée... intention compromise.

Tes confidences... une arme que tu livres. On peut s'en souvenir pour te défendre comme on peut s'en servir pour t'abattre.

C'est payer trop cher sa tranquillité que de l'acquérir au prix d'une soumission.

Qui est heureux se croit facilement vertueux.

Un chef doit aimer la bataille et chercher à l'éviter.

On ne tient pas à un fou un langage raisonnable.

L'envie et l'amitié... un ménage malheureux qui ne tient pas à se séparer.

L'amitié est un concombre qu'on goûte une fois épluché.

La reconnaissance du ventre ne doit pas s'exprimer sitôt la digestion commencée,

... car la reconnaissance est un mets qu'on apprécie quand il est froid.

Il est plus élégant d'aller à pied que de monter un âne boiteux.

L'aigle est fort... mais le rossignol chante.

Plus un cheval est de race, moins facilement il apprendra à braire... Le braiment reste l'apanage des ânes.

L'étonnement... chez les uns ignorance, chez les autres diplomatie.

Un sacrifice affiché est un sacrifice qui veut être remboursé.

Une porte ouverte a souvent inquiété le voleur...

... comme une faute avouée dérouta le médisant.

Un balai dans la main d'un homme décidé est une arme redoutable.

La fierté est un habit qu'il faut porter devant les rustres.

Pour éviter des drames, ne suffit-il pas souvent de jouer la comédie?

Qui aurait pu se faire craindre, n'est pas à plaindre s'il est battu.

Une olive chaque jour plutôt qu'un mouton une fois l'an.

Si tu vas chez le dentiste, il faut t'attendre à ce qu'il t'arrache une dent.

L'oie au fond de la marmite ne sauve plus le Capitole.

La flèche de l'ironie sait toujours qui elle vise et jamais le mal qu'elle fait.

Dans la vie il faut savoir parfois s'effacer... mais s'effacer ne veut pas dire disparaître.

L'encouragement ne coûte rien... Il peut rapporter quelque chose.

Les petits mensonges entretiennent l'amitié.

On perd généralement sa réputation à la vitesse à laquelle on l'a acquise.

Il manquera toujours à notre rôti la salade du voisin.

J. ASCAR-NAHAS.

DIALOGUE NOCTURNE⁽¹⁾.

Qui n'a point combattu jusqu'à l'aube ne connaît point ses forces et nul ne peut crier victoire s'il ne tient l'adversaire à merci. Jean partage là-dessus l'opinion du haut commandement.

Il s'attendait à un retour offensif d'objections. Il le souhaite précis, concerté, pour mieux l'anéantir, pour s'en nettoyer l'esprit. Une présomption, surprenante chez ce garçon, aiguillonne son intrépidité. Il veut pouvoir se dire : « Je vais au feu, et quels que soient mes souffrances, mes pleurs et mes futurs reniements, rien ne pourra prévaloir contre les raisons que voici. Ce n'est pas dans la fumeuse exaltation d'une fin de banquet que mon destin s'est joué mais, le sang-froid revenu, sous le regard d'un juge incorruptible. »

En effet, le débat intérieur s'est poursuivi. Déjà, comme une roue tourne, la carte d'un autre univers, où chaque jour inscrit un détail nouveau, s'est substituée à celle de Muizon. C'est bien la même gare perdue dans ses roseaux, la même agitation à l'heure du train sanitaire, le même ronron. Jean fait toujours la navette entre la salle de triage et le cantonnement et continue de remplir ses « états ». Mais son imagination l'attire dans une

⁽¹⁾ Extrait inédit d'un récit de l'autre guerre : *Le Mauvais Infirmier*, à paraître.

« parallèle de départ », ou le refoule sur le dépôt de son régiment. Devra-t-il faire des exercices de tir, du service de campagne avec bonds en tirailleurs ? Quand lui révélera-t-on les consignes des tranchées ? Rendra-t-il ses galons de sergent ? Voilà ses soucis. Un observateur attentif le verrait s'approcher des isolés de passage, toucher un Lebel longuement ou, dans sa soupente, monter et démonter un sac réglementaire.

Mais les jours fuient dès qu'on s'accorde le moindre délai. Il faut leur crier : « Halte-là ».

Pourquoi justement ce soir ? Jean ne le sait pas. Peut-être parce qu'à chaque rafale un lambeau se soulève devant la fenêtre et montre un couchant triste comme une blessure qui se rouvre. Ou parce qu'il est seul, assis sur le treillage de sa couchette, les jambes pendantes. Ou qu'un vol pesant de corbeaux vient battre, par instants, l'espace tourmenté. Ou, simplement, parce que c'est l'heure.

Qui a commencé ? Une voix méconnaissable, une voix de vieillard, voudrait ressusciter un monde rayé de toute carte depuis bientôt cinq mois, une éternité.

— Tu ne te rappelles donc pas ? Tu t'étais retourné à mi-côte ? Toute la plaine ruminait, heureuse sous le soleil. L'odeur même de la joie s'exhalait des pâtures et des blés comme d'un ventre chaud. Pignons et clochers avaient disparu. Tu respirais, loin des hommes. Ta vraie vie commençait avec la solitude. Te rappelles-tu ce dernier crépitement de motocyclette qui était venu te railler, de bien loin pourtant, et qui t'avait fait saisir tes papiers noircis, quelques chères lettres, pour les éparpiller au vent ? Te rappelles-tu le chemin creux dans lequel tu t'étais jeté en disant : « Vivement la Trappe » ?

Jean fait un effort pour se souvenir. Il retrouve un vent rêche qui l'énervait et ne peut réprimer un haussement d'épaules.

— Tu me parles d'un rêve. Ma tour d'ivoire fut une quille dans l'ouragan. La guerre m'a saisi par le bras,

poussé, comme nous tous, comme un enfant qui s'obstinerait à boudier. Et, docile, je suis venu.

— Docile. Quant tu la jugeais absurde et sauvage? Quant tu devais l'abhorrer? Quand tu voulais la paix?

— Avais-je le choix? Les menottes me guettaient. L'enfant serait devenu contrebandier.

Il s'arrête, pris de scrupules.

— D'ailleurs, pauvre ami, reprend-il, la paix? Je n'avais pas encore quitté le chemin creux que ce morne « à quoi bon » me vidait de mon sang. Plus personne à aimer! Ne se dévouer à rien? Renoncer? C'était la mort, cette paix. Déjà, la foi de Péguy, le saint, accourait me brûler (n'oublie pas que j'avais été abonné aux *Cahiers de la Quinzaine*). Celle d'Albert Thierry, le juste, me mordait (j'avais lu la *Vie ouvrière*)... Au fond de moi, je savais, je ne pouvais ignorer que la vie est une conquête....

— Sur la mort, pour le bonheur, le tien. Mais pour la guerre?

À parler de ces temps abolis, Jean s'est tout de même attendri. Ses paroles font une musique nostalgique. Il va se raconter, s'épancher. Mais l'attaque procède par bonds. Il faut faire front d'un autre côté.

— C'est mon droit à la vie, au bonheur que je veux défendre dans la tranchée.

— On ne défend rien dans le chaos. Moloch vous engloutit. Le néant seul est victorieux.

Jean dresse l'oreille. Cet accent désabusé, insupportable, il l'a déjà entendu. Mais où?

— Le chaos? proteste-t-il avec emportement. S'il faisait temps clair, la cathédrale de Reims te répondrait. Mourir pour mourir, je me range du côté des justes.

Un rire bref fait écho à cette dernière phrase.

— Tu ne vois donc pas que Dieu, lui-même, s'y perd. Où sont les justes et où sont les injustes? Que sais-tu de l'ennemi, toi qui n'auras jamais franchi le Rhin?

Jean a reconnu le thème, identifié le blasphémateur.

Il s'attend à recevoir au visage Goethe et Kant? Il se tait. Il refuse d'écouter la pêcheur aux grenades.

— N'avons-nous rien à nous reprocher? Réponds au moins?

Jean enferme dans un bloc sans fissures sa volonté de justice, son amour de la vie et son pays. Il pense : « Qui peut se dire chevalier sans reproche? » mais continue de se taire.

— Ah! l'homme libre qui veut tout peser! ricane l'insolent contradicteur.

— Soit! dit Jean, les mâchoires serrées.

Le temps passe. Une pluie recommence à cingler la toile de la fenêtre.

Changement de tactique.

— Voyons! Tu as loyalement servi en temps de paix, tu as répondu « présent »! à la mobilisation; tu es en règle. Si tu pars, un autre prendra ta place.

C'est la voix ronde d'un homme d'affaires, c'est le bon vieux sens pratique qui parle.

— Je devine. « A fait campagne contre l'Allemagne. » Il suffirait, n'est-ce pas, de sortir, après la guerre, son livret dûment apostillé, d'exhiber quelque médaille commémorative, de crier le plus fort. Merci. C'est moi-même qu'il faudrait abuser. Impossible. Je ne défendrai pas plus longtemps ma vie par procuration.

— Mais n'as-tu pas la plus belle des missions? Ici, panser les plaies, sauver les hommes. Là-bas, détruire, tuer.

Cette fois, l'appel est venu de beaucoup plus haut. Il frappe d'autant plus fort. Jean remue doucement la tête.

— D'abord, explique-t-il presque à voix basse, n'oublie pas qu'ici je trône aux écritures... Et puis... j'ai beaucoup songé à cela... j'admets qu'un médecin ou une femme... Soyons franc : je manque de vocation. Trop indigne, probablement, d'une tâche où il faut des trésors de douceur, de délicatesse, d'amour, moi qui suis gauche, bourru, sauvage... Et encore, comment

échapperais-je à l'implacable question : « Pourquoi n'est-ce point moi qui suis étendu et qui gémis sur ce brancard ? » ... Partir, me dis-tu ? ... Devenir brancardier de régiment et, l'étant, partager presque tous les risques de ceux qui portent un fusil ? ...

Il redresse la tête.

— Dans ce cas, j'aime mieux le fusil, je suis un homme, conclut-il brutalement.

Une main lui tend l'humble carte postale que son ami marié lui envoie du vrai front. « Si vous rendez des services au poste que vous occupez, pourquoi rechercher, par amour-propre, une autre situation militaire ? Il y a tant de besognes à assurer. Et dès qu'elles le sont en conscience, n'est-il pas bien petit d'y établir une sorte d'échelle honorifique ? »

— Je comprends tes paroles, ô mon ami. Mais tu m'écris cela, sortant de tes tranchées d'Argonne. Et moi-même, devenu combattant, peut-être écrirai-je ainsi...

— Orgueilleux !

— Orgueilleux.

Ce contentement de soi est par trop puéril. La voix irritée veut en finir. Elle frappe plus bas, aux entrailles.

— Tu veux ta part de l'aventure, comme d'un gâteau ? Tu ne sais rien. Laisse-moi soulever la pourpre des phrases de Barrès... Épopée, heroïsme, gloire... littérature ! Vois. Tu rampes dans la boue. Tu grelottes dans un terrier. Tu as les pieds gelés. Les obus te cherchent. Tu attends. Tu attends. Et puis, on te donne l'ordre de courir sur ces fils barbelés. Tu y es, glorieux ! Tu y restes, glorieux ! Une mitrailleuse t'y accroche bêtement. Agonise. La voilà, l'agonie au bord d'un étang. La vraie. Non celle que tu rêves en lisant l'*Echo de Paris*. Vois ce masque qui se couvre d'une lèpre de moisissure, c'est toi. Ce ventre charbonneux, c'est toi. Cette capote à demi-vidée que les camarades se montrent, de leur créneau, à la jumelle, c'est ce qui reste de toi. Tu n'as donc rien vu dans ton hôpital ?

Jean se met debout, appuie son regard sur les paillasses, sur la table, sur quelques livres salis. Ses chaussons sont bien rangés. La pluie crépite sur les ardoises. Il ne peut vaincre un tremblement. Est-ce de froid ?

— Tes os craquent, hein !

— Assez, assez. Je vau mieux que mes os. Et ce n'est point par la peur que tu me vaincras.

Il est ramassé comme pour un élan, la main sur la porte. Oui, il faut sortir, sous l'averse. Le voici dans les champs, sans capote, à refaire les cents pas.

— Orgueil, soit. Le commis aux écritures étouffe dans sa livrée dérisoire. Il veut tenter sa chance.

— Sa chance !

— Je t'entends : même pendant la guerre, tu veux me condamner à la médiocrité. Il t'en faut, des commis aux écritures pour la paix revenue, de ces pauvres diables qui s'épuiseront dans leur basse condition.

— Pitoyable enfant !

— Qui peut douter de la grandeur du soldat qui souffre dans la guerre ? D'avoir si longtemps différer d'agir, la fièvre me ronge les joues !

— Est-ce bien vrai que tu aies faim d'action ?

— ... Cela même n'est plus nécessaire. Ce que je veux, c'est pouvoir toiser les hommes qui parleront du drame, de cette folie si c'en est une. Voici qui décide de tout : je veux pouvoir juger la guerre. Alors, quelle qu'elle soit, il faut entrer dans son cercle de feu. Il faut risquer sa peau. C'est cela. Il faut risquer sa peau. William James a raison.

Il ajoute encore :

— Et puis, ne point baisser la tête devant les petites écolières de Paris.

Tout argument, dès lors, n'est-il point condamné ? Il ne s'agit même pas, quoi qu'en pense Jean, d'un débat intellectuel, non plus que du procès de la guerre.

Pourtant, quelqu'un a dit encore, à tout hasard :

— Ton père ?

Jean a reçu de ses nouvelles par la Hollande. Les balles ont criblé sa maison. S'il n'avait pas fait disparaître à temps le vieux revolver hors d'usage dans la citerne, son père aurait été fusillé.

— Il m'approuve.

— Celle que tu aimes?

— Le rythme de mon cœur est net. N'est-ce pas, Clarrie Daniels?

Il a cessé de pleuvoir. Mais le vent siffle et bouscule les nuages en déroute. Le visage de Jean est fouetté. Ses mains bleuies se gonflent. La boue s'insinue dans ses sabots. Il s'éloigne encore du côté du bois pour n'avoir plus le secours des fourgons qui passent, des bruits de pas qui s'enfoncent dans la bouillasse, des vivants.

Il veut être seul, bien seul. Les corneilles croassent encore. Et encore quelques murmures s'obstinent en lui.

— Tiens, en patrouille, tu n'aurais plus devant toi que l'embuscade ennemie!

Il tremble de froid et aussi de peur, mais se répond :

— C'est bien, marche.

— Vois encore une fois le falot qui se balance au-dessus des fourneaux de Massemin. Songe à ton chaud sommeil.

— C'est bien, marche.

Un dernier coup est asséné.

— Tu vas mourir. Ta blessure est béante. Nuit, dans les yeux. Plus de Caulfourier.

— Assez... marche!

Âcre paix d'être délivré de soi.

Jean peut revenir au cantonnement. Demi-tour.

FERNAND LEPRETTE.

CONTE DE FÉES

POUR LES ENFANTS DE 1950.

Au temps jadis, le monde était peuplé de fées, qui, d'un coup de leur baguette, paraient l'univers de toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Les fées étaient aussi nombreuses et diverses que les mille reflets de l'imagination humaine. Pour beaucoup, elles étaient invisibles, mais pour ceux qui savaient voir, aussi bien avec les yeux qu'avec l'âme (car nos âmes étaient bien vivantes en ce temps-là), elles étaient toujours présentes. Naturellement, il y avait des lieux qu'elles aimaient plus que d'autres. Là où il y avait de la solitude, de la beauté ou de la compréhension mutuelle elles accouraient en foule. Il existait un pays qu'elles préféraient par-dessus tout : la douce France. L'air n'y était-il pas plus léger, l'esprit plus vif et la vie plus joyeuse ? Tous les regards convergeaient vers le point du globe et son rayonnement en atteignait les limites les plus reculées. La liberté et l'indépendance de l'esprit (des mots presque inusités et incompréhensibles pour les enfants de 1950) étaient des éléments essentiels de l'existence. Le goût de la discussion, la clarté de l'esprit et l'amour de la vérité

étaient alors très répandus. Le bon goût et le tact comp-
taient parmi les qualités typiquement françaises. La con-
versation revêtait mille formes des plus agréables. Que de
sujets passionnaient les heureux mortels de cette époque
bénie ! Il est vrai que, de temps en temps, politique et
guerre venaient troubler nos rêves. L'abîme était là,
tout proche, nous le savions, mais nous détournions les
yeux et traitions de trouble-fête ceux qui y jetaient un
regard même furtif.

Il faut que je vous parle de ces bonnes fées qui nous
rendaient la vie si merveilleuse. Les plus connues d'entre
elles se nommaient Liberté, Fantaisie, Poésie, Légèreté,
Douceur et Tranquillité. Quels jolis noms n'est-ce pas ?
Et il y en avait d'autres, innombrables, qui tenaient le
monde sous leur charme. Elles donnaient à la vie un
attrait pathétique, l'apanage d'un monde décadent, dis-
paru maintenant.

Je connaissais une petite fée silencieuse dont j'aime
évoquer le sourire. Elle s'appelait Sérénité. Souvent,
seule avec la Nature illuminée par la Pensée, je la sentais
là, tout près de moi. Elle chassait mes angoisses, mes
ennuis, tous les tourments de mon cœur. Même aujourd'
d'hui son esprit revient quelquefois pour me rendre la
vie moins amère.

Il faut aussi que je parle de l'une d'entre elles dont je
n'ai jamais su le nom. J'avais beau l'interroger, elle ne
me répondait que par un sourire moqueur, mais combien
charmant. Pourtant, c'était une amie fidèle que je n'ou-
blierai jamais. Elle était parisienne et n'avait jamais quitté
sa ville natale. Sa mort fit couler plus de larmes qu'il n'y
a d'eau dans la mer : rien ne pourra effacer son image
gravée dans le cœur de chacun.

Elle répandait dans l'air un je ne sais quoi de grisant,
un appel à l'éternelle aventure, la promesse d'un bonheur
toujours imminent. On la voyait partout et son aspect
était aussi changeant que le ciel à l'aube. Je ne puis
m'empêcher de songer à son charme doux et rêveur

quand elle errait avec moi le long des quais, en quête de vieux livres, vieilles maisons et scènes du passé. Quelle allégresse, chez cette bonne fée, quand je la rencontrais au Bois, aux Champs Élysées et aussi quel orgueil devant tous les témoins de son glorieux passé.

Sa gaieté se communiquait à chacun et son esprit animait tous les propos. Je ne finirai jamais de décrire sa grâce insaisissable. Ceux qui ne l'ont pas connue ne peuvent se faire une idée de sa beauté, de sa diversité et de sa grâce.

Je me souviens encore d'une autre petite fée. Je ne l'ai pas beaucoup connue. Elle était surtout l'amie des jeunes. Elle leur montrait la vie en soie et jetait un voile de douceur sur tout ce qui était dur, laid, trop réel pour être vu en plein jour. Elle faisait miroiter mille reflets, mille promesses. Elle n'avait pas un grand souci de la vérité, mais qui donc ne lui aurait pardonné ce petit défaut, tant sa présence ajoutait à la beauté de la vie ! Elle se nommait Illusion.

La dernière, la plus universellement connue était notre amie à tous. Même je lui reprochais d'être un peu vulgaire tant elle fréquentait d'êtres divers. Nul besoin de la chercher, elle était toujours là. Elle ne redoutait pas le contact des êtres lourds et grossiers, n'oubliait personne même les plus matérialistes, les plus dépourvus d'intérêt. Peut-être vit-elle encore, quoique vieille et fatiguée. Je n'en sais rien, jamais plus sa présence ne vient illuminer ma vie. Elle portait le beau nom d'Espérance.

Quant à ses compagnes, les amies de ma jeunesse, il y a bien longtemps qu'elles sont mortes de chagrin. Il ne reste que leurs ombres pour adoucir mes rêves.

L. G.

LES ENFANTS ET LE JARDINIER

(CHOSSES VUES).

Heureusement, il y a les enfants, les petits surtout, ces petits si grands d'impatience, avec leur regard clair et leur joie impérieuse. Pour eux, il ne s'agit jamais d'attendre.

— Une partie de nain jaune, Jany.

Douze cartes en main, j'essaye de jouer, mais y réussis mal, parce que la radio trop proche dit tout haut des horreurs entre deux séries de bruits mal élevés. Du coup, j'oublie le Roi de pique qui pourtant me sourit, sa petite main potelée sur le cœur. J'oublie même de ramasser les jetons jaunes que m'octroie le sept de carreau, le plus précieux des atouts.

— Jany ! Fais attention !

Devant tant d'inconséquence, Grisha proteste comme on proteste à huit ans, avec cet accent que l'on ne retrouve que plus tard, si la vie fait de vous un millionnaire qui commande derrière un bureau.

Oui, il y a les enfants, et notre instinctif désir de leur cacher l'horreur de cette guerre, pour les soustraire à l'épouvante de la peur, à tout ce qui détruirait l'univers chimérique où la justice n'a même pas besoin de balance pour ne jamais se tromper, où la Fortune sans bandeau, va d'un pas sûr récompenser les bons et punir les méchants jusque dans leur lit.

— « Mais la princesse était sage et belle. Alors la Fée Carabosse... »

C'est Rose-Marie qui épèle son premier conte de fée en trébuchant devant les syllabes compliquées de cette vieille Carabosse biscornue que j'ai détestée avant elle. Seulement, alors, la vie était douce et autour de moi on disait : « la dernière guerre » parce que, n'est-ce pas, jamais il ne pourrait y en avoir d'autre.

Aujourd'hui, la sirène siffle une alerte et lorsqu'elle se tait, le canon tonne aussitôt. Rose-Marie lève des yeux inexorables à force de candeur. Des bombes tombent, mais si loin ! Nous ne descendrons pas à la cave attendre la paix derrière des sacs de sable. Ce n'est pas encore notre tour. J'enchaîne d'un :

— « Alors Rose-Marie?... » qui rend la priorité au merveilleux sans lequel il n'est pas d'enfance heureuse.

— « Alors, la fée Carabosse d'un coup de sa baguette endormit la princesse... » qui eut l'esprit de ne se réveiller qu'à la fin de l'alerte.....

Heureusement, il y a aussi le jardin et le jardinier, cet acharné optimiste qui en pleine canicule sent déjà venir l'hiver et prépare les chrysanthèmes. Penché sur ses semis, il ausculte l'avenir qui pour lui ne peut être que fleuri. Et il bêche, et il taille, écrase un escargot pour lui apprendre à ne pas manger les capucines, pince les œillets, repique, transpire, et, en fin de journée, prie Dieu sur un tapis de gazon.

Rien ne trouble sa patiente prévoyance. Que lui importe les avions semeurs de bombes, les nuits déchirées de projections : tout cela c'est la mauvaise besogne des gens sans pitié pour le pauvre monde, et qui ne peuvent œuvrer que dans le noir comme les cloportes. Il laisse à d'autres le souci d'avoir peur et d'évacuer Alexandrie. Quoi qu'il arrive, sa tâche à lui renaît chaque matin avec le soleil. Le grand jour est pour les cœurs purs qui croient en l'éternité. Ceux-là seuls osent planter. Et il y a plus de trente ans que Aly plante.

Le jour de la prise de Paris, je l'ai vu à travers mes larmes, tailler les boulingrins, puis disposer le tuyau d'arrosage et une longue fusée d'arc-en-ciel vaporisa de fraîcheur l'air tiède de ce lamentable 13 Juin 1940. Les plus sombres heures n'ont pu d'une seule défaillance ralentir son zèle. Des tâches précises demeuraient. Il y avait le terreau à préparer... Dans six mois...

— Mais dans six mois, Aly?... Qui sait si?...

Je n'ai même pas osé avouer mon doute jusqu'au bout.

— Dieu est grand, *ya sett*. Et puis cette guerre est comme une pastèque. Personne ne sait ce qu'il y a dedans.

Inébranlable, il continuait à voir plus loin que le présent, car, n'est-ce pas, les plantes pas plus que les enfants ne peuvent attendre. C'était quand même le moment de greffer les rosiers de mettre en pleine terre les jeunes mimosas, c'était quand même et toujours cet instant de labeur dont dépend la beauté de tous les demains du monde.

Jeanne ARCACHE.

IDENTITÉ.

*Penché sur ton cœur
et sur les autres Univers
tu dénombrais anxieusement
les chutes nombreuses
des étoiles.*

*Candide,
là où tu allais
tes bras s'ouvraient
pour embrasser la fumée
de tes chimères.*

*Mais l'espoir mourait
là où naissait
ta surprise.*

*Mais tu avais ce don inné
de survivre toujours
à ta mort innombrable.*

*Car une invisible source
coulait dans tes veines
sa vie sourde
et ses promesses
de souffrance.*

*Inexplicable désir
âcre et doux
de parfaire ce jeu.*

*Besoin stupide
de crucifixion
sans gémissements
et sans pleurs.
Le pur ruissellement
du cœur.*

*Mais la Joie ne venait pas
tempérer le bouillonnement
de ton sang.*

*Le miracle
était là cependant.
Tu avais à la poitrine
un loup vivant
et, gravement,
tu écoutais
le râle infini
de tes espoirs naissants.*

A. KHÉDRY.

SOUVENIRS DE LA MAISON DE LOTI.

Il faut pour situer la vie de Loti, son œuvre, évoquer ce paysage du bord de l'Atlantique, cette immense plage qui s'étend de Nantes à Biarritz, battue de la marée quotidienne, parfumée de l'odeur des varechs. La vie moderne dans sa jeunesse n'avait pas encore abouti à ce pays saintongeais qu'il a comparé à la Gaule druidique.

Ce pays doux, qui n'est pas encore le Midi, est illuminé d'une lumière semblable à celle qui baigne Venise ; dorée, nacrée, dans les beaux jours. D'immenses nuages recouvrent la plaine basse, balayée aux équinoxes par les terribles tempêtes du large. On entend alors au loin, la nuit, les grondements des vagues qui se choquent au pertuis d'Antioche, l'étroit passage qui sépare la côte de l'île d'Oleron.

Nous imaginons le petit Julien Viaud écoutant cette lointaine rumeur si bien faite pour emporter dans le rêve l'esprit d'un enfant venu tard, vivant au milieu d'un cercle de femmes déjà âgées dont il a parlé avec tant de tendresse dans le *Roman d'un enfant* et dans *Prime jeunesse*. Est-il possible encore de faire comprendre la douceur de cette intimité étroite, le prix de joies qui sans

doute n'existent plus, renfermées dans un petit salon rouge, devant une flambée d'hiver?

Il faut revoir Rochefort, cette petite ville mourante dont le port était trop étroit pour les bateaux qu'on y devait construire. Pour donner l'illusion qu'elle vivait encore, on avait laissé une Préfecture maritime, un vice-amiral ; mais les marins ne s'y fixaient guère, à part ceux que le manque d'ambition ou des raisons de famille retenaient dans ce port endormi. Quelques jeunes officiers y passaient, commandant un torpilleur pour essais, ou bien attachés à la base de sous-marins de La Pallice. Tout cela faisait un milieu charmant, restreint, mais si aéré par les récits de ceux qui, sans cesse, parlaient du départ, du large, des pays exotiques.

La maison de Loti était située à l'extrémité d'une de ces rues droites, monotones, pavées de pierres grises, dont les plus hautes maisons avaient deux étages. La rue Chanzy qui s'appelle maintenant rue Pierre Loti. Un seuil de deux marches usées, une simple porte noire. Rien ne laissait deviner que derrière cette façade, aux fenêtres presque toujours fermées, un des poètes les plus grands de la fin du XIX^e siècle avait fixé ses rêves, réalisé une mise en scène qui lui permettait de les renouveler à son gré, de les faire partager à nos yeux émerveillés.

Je ne parlerai pas des œuvres de Loti, analysées tant de fois, mais je puis essayer de faire revivre des visions familières, que seules connurent quelques personnes qui eurent le privilège de vivre dans l'intimité de Loti, de sa famille, de quelques-uns de ses illustres amis.

Les fantômes de sa mère charmante, de la tante Claire, de la grand'tante Berthe, la doyenne, n'avaient point abandonné la maison. Le minuscule bassin dans la petite cour baignait encore les plantes qu'elles y avaient apportées des promenades du dimanche dans les bois de la Linioise. J'y ai connu, vivante, intelligente et artiste, cette sœur aînée qui peignait de sensibles portraits et qui a eu sur la vie de Loti une influence très grande.

Je tiens de madame Bous elle-même cette anecdote qui a décidé de la carrière du grand écrivain.

Loti, revenant d'un embarquement qui l'avait amené à l'île de Pâques, avait rapporté des dessins excellents de ces fantastiques rochers, taillés en forme d'idoles qui surplombent le Pacifique et dont on ne connaît ni l'origine, ni l'histoire. Il avait été amené à les présenter à l'*Illustration*. On lui dit : « mais il faudrait écrire quelque chose à côté de ces images. » L'aspirant Viaud très embarrassé retourne à Rochefort, se confie à sa sœur. A eux deux ils écrivent le premier article qui devait avoir une suite si brillante.

Loti aurait fait un peintre aussi excellent qu'il a été un admirable littérateur. C'était avant tout un visuel. Il avait exécuté au cours de ses voyages des dessins, des aquarelles qui auraient pu réjouir plus d'un artiste.

La maison de Loti, une fête chez Loti ! cela bouleversait notre petit monde, exaltait nos jeunes imaginations.

Il a parlé longuement dans *Prime jeunesse* de ce salon rouge qu'il avait voulu garder intact : ce modeste décor familial, les fauteuils de velours, les rideaux relevés par des « embrasses » et le piano sur lequel le petit Julien avait étudié ses gammes, enchantant sa chère famille des airs de Mozart, des *Nocturnes* de Chopin.

On passait dans un charmant salon Louis XVI, où recevait habituellement madame Viaud. Le cadre s'accommodait de son exquise distinction, de sa bonté agissante, de son amour des pauvres auxquels elle eût voulu tout donner. Près de sa mère, souvent silencieux, leur fils Samuel, qui a depuis consacré son talent à la mémoire de son père.

On avait aménagé une salle de fêtes assez banale qui pouvait se transformer à volonté en salle de concert et de théâtre pour permettre à celui qui était hanté de couleurs, de formes, de souvenirs exotiques, de revivre des heures enchantées.

Je me rappelle le fin profil de madame Juliette Adam, ravissante sous ses cheveux blancs, dans sa robe de dentelle noire. La princesse de Monaco venait tous les étés, accompagnée du musicien Isidore de Lara ; on reconnaissait la barbe et la stature importante de Farrère.

Un des hôtes les plus charmants était madame Barthou. Elle aimait déjeuner dans la salle à manger des aïeules, minuscule, où rien n'avait été changé ni la table ronde, ni la desserte démodée. Loti dépouillait alors son masque un peu apprêté. Dans ce coin familial il était drôle, plein d'histoires cocasses qu'il racontait avec une verve sans pareille.

Continuant la visite de la maison, nous montons au premier étage où il avait reconstitué une salle gothique avec un trône et dont nous disions tout bas qu'elle était un peu toc. Mais alors, on savait qu'on irait à la mosquée, qu'on sortirait du décor mondain en montant le petit escalier où les tapis assourdissaient le bruit des pas. Nous croyions réellement que nous partions pour l'Orient. Le fidèle Osman, ancien compagnon de bord, nous chaussait de babouches. On soulevait l'épais rideau dans les plis duquel, Loti en était sûr, l'ayant touché, habitait un fantôme. Nous pénétrions dans une mise en scène d'une habileté consommée. Le silence, le mystère, le parfum nous transportaient loin de notre provinciale cité. Une petite lampe brûlait suspendue à la stèle funéraire d'Azyadé qu'il avait rapportée du cimetière d'Eyoub. Une couronne de roses s'épanouissait sur le sol. Nous imaginions ces femmes qui nous semblaient des houris parées de vêtements de rêve. Je fus terriblement déçue le jour où je fus invitée avec une « désenchantée », quand on me présenta à une petite dame un peu ronde, habillée d'une jupe noire et d'une blouse tailleur blanche.

Loti avait eu l'occasion d'acheter en pays turc les débris d'une mosquée incendiée. Il avait rapporté le plafond de bois sculpté, de belles faïences arabes vertes et bleues,

des moucharabiehs. Il avait placé quatre tombeaux de cheikhs recouverts d'étoffes précieuses. Un d'eux, vert pâle brodé d'argent habilement éclairé mettait dans cette atmosphère lourde une tache acide exquise. Il avait fait bâtir sur le toit voisin un petit minaret qu'on apercevait, et Osman, quelques rares jours, se transformait en muezzin dans la coulisse, pendant que dans une vasque un filet d'eau s'égoûtait. Il arrivait que la vasque fût remplie d'hortensias bleus que Rostand envoyait de son jardin de Cambô.

Il avait rapporté d'Égypte une momie, qui continuait son rêve d'éternité, dans une cage de verre. Il avait été pris par le charme et le mystère des vieux rites égyptiens. Il racontait que, tout enfant, il s'imaginait être une incarnation de Ramsès II. Un flatteur lui avait sans doute dit que son profil était semblable à celui du Pharaon. Je possède une carte postale qu'il m'avait donnée où sont juxtaposés le profil de Ramsès et le sien. La ressemblance n'est pas évidente ; mais il faut être disposé d'avance à se laisser convaincre par les poètes. Leur vérité a tant de charme !

A côté de ce décor somptueux et recherché, il habitait une chambre monacale : un étroit lit de fer et une table de travail, c'était tout. Il faut l'avoir vu renfermé là des journées entières pour comprendre ce que peuvent être le labeur et les obligations d'un poète célèbre. Quand il désirait vous voir, ou était convoqué pour une visite d'une durée déterminée, ce qui faisait beaucoup rire les officiers à terre dont les journées n'étaient point surchargées.

Une des plus belles fêtes fut la fête chinoise. Après la guerre des Boxers, les richesses d'Extrême-Orient déferlèrent dans les ports maritimes. Il n'y avait guère de matelot qui n'eût rapporté dans son sac soit un ivoire ciselé soit une coupe de jade. Les robes brodées s'amoncelaient chez une marchande à la toilette que nous appelions « la mère Soldes ». Ce fut un beau pillage le jour où on reçut une carte d'invitation pour une fête chinoise

chez Loti. A côté de costumes qu'on savait devoir être merveilleux il fallait s'arranger pour être possible. Quand on le vit descendre l'escalier de la salle des fêtes dans un costume de velours noir clouté d'or, visage impassible d'idole sous un parasol doré à longues franges porté par un mandarin vêtu de satin violet lourd de broderies multicolores, suivi d'un cortège somptueux, c'était vraiment féérique. La salle était remplie d'invités de luxe moindre, mais les robes magnifiques aux couleurs éclatantes étaient nombreuses. Pas un costume civil, l'amiral Préfet Maritime en grand uniforme.

Je ne sais comment le bruit s'était répandu que les femmes devaient porter sur les oreilles un camélia rouge, entouré de fleurs d'oranger. Aucune de nous n'y manqua. Un chinois authentique invité dit tout étonné : «Vraiment, il y en a tant que cela à Rochefort.» Il apprit à Loti que c'était une coiffure réservée aux pensionnaires de maisons aimables. Nous nous sommes trouvées un peu sottes sans doute et le mieux fut d'en rire ; cela n'empêcha pas de garder le souvenir d'un spectacle merveilleux.

La guerre vint avec son drame. Loti fut transformé en colonel : képi, manteau d'ordonnance, revolver en bandoulière, air martial. Photographie, naturellement, dont je possède un exemplaire.

Je l'ai vu souvent dans le dernier temps de sa vie toujours tourmenté par le problème de l'au-delà. Sa belle carrière, ses succès, la note bien personnelle qu'il avait apportée au roman français tout cela ne lui était plus rien. Il voyait disparaître son temps, ses amis. Un souvenir poignant, entre autres : son amie de jeunesse Sarah Bernhardt avait passé à Rochefort quand elle ne marchait presque plus, ayant été amputée d'une jambe. Impossible pour elle de monter le petit escalier provincial. Loti descendit lui faire une visite dans l'auto qui stationnait devant la porte. Les rares passants ne se doutèrent point du drame sentimental qu'abritait cette voiture arrêtée dans la paisible rue.

La fin de sa vie fut très triste. Ce corps qu'il soignait tant, cet esprit si subtil s'affaiblirent lentement et le jour vint où cette fragile dépouille franchit la mer une dernière fois pour rejoindre la sépulture qu'il avait choisie à l'île d'Oleron dans le petit cimetière où il repose auprès des aïeux huguenots, des chères vieilles femmes tant aimées. Son sommeil éternel bercé du même rythme marin qui charma son sommeil d'enfant.

Lucienne ÉPRON.

FRAGMENTS.

Un réalisme court et plat a amené le monde à méconnaître les valeurs humaines. Le règne de la machine a fait à l'humanité un tort considérable, et si la rançon du progrès est le malheur des hommes, j'aime mieux le vieux temps avec son manque de confort et de facilité. Il est d'ailleurs troublant d'observer qu'à mesure que l'instruction se propage en étendue, la culture diminue en profondeur. Trouvons dans cette contradiction le motif premier du déséquilibre de notre époque.

*
* *

Qui doute encore que les nations ne peuvent plus, sans déchoir, vivre en vase clos? Les formules d'*égoïsme sacré* ou de *splendide isolement* sont des formules de mort qu'il faut rayer des vocabulaires nationaux, d'autant que l'Allemagne aujourd'hui y fait tenir toute sa philosophie.

*
* *

Au risque de paraître naïfs, soyons persuadés que les excès actuels, aussi bien dans les actes que dans le langage, nous vaudront une réaction salutaire et qu'on retournera,

bon gré, mal gré, au régime des bonnes manières. L'histoire de l'humanité oscille sans cesse entre la barbarie et la civilisation, le puritanisme et la dépravation. Il n'y a pas d'exemple qu'à une période de grossièreté n'ait succédé une période de raffinement. Condamnons, dans la vie privée, la galanterie, tartuferie d'un sexe envers l'autre, et remplaçons-la par la politesse. Condamnons, dans la vie publique, l'hypocrisie aimable et remplaçons-la par la courtoisie sincère. Les rapports entre nations comme entre individus ont besoin, pour être possibles, de bonté compréhensive et de gentillesse courageuse.

*
* *

Toute bassesse est contagieuse et on pense bassement quand on pense que l'essentiel est le plaisir qu'on se procure rapidement.

*
* *

Le bon sens : merveille de la raison et diamant de l'entendement? Qui prétend travailler sous le signe de l'esprit et pour lui ne peut s'en passer sous peine de faillite. Le bon sens nous prend par la main et, guide averti, nous conduit à travers le vaste monde des idées et des sentiments. Il crée tacitement un code de discipline à l'usage de l'intelligence. Il interdit les divagations et les extravagances et ne désarme pas devant la difficulté. Et quel plaisir est celui de la découverte quand elle est due au simple, au modeste bon sens.

*
* *

Combien veulent, par le voyage, tromper leur ennui. Est-il besoin de si longs trajets? Une grande ville, avec sa jungle humaine, nous offrent des spectacles passionnants. Là habitent des milliers d'inconnus et chacun possède son secret. Penchons-nous sur ces énigmes vivantes.

C'est la meilleure introduction à la connaissance de soi-même. Il n'est qu'une mesure pour juger le prochain : nous-mêmes. Ainsi en croyant découvrir des âmes étrangères c'est notre âme que nous découvrons. Saurions-nous d'ailleurs leur prêter des sentiments que nous n'avons pas éprouvés ou leur attribuer des pensées qui n'ont pas été nôtres ? En vérité, si l'homme est pour l'homme une énigme, nous sommes pour nous-mêmes un non moins terrible mystère. Nous pratiquons la plus subtile tricherie quand nous refusons de voir clair en nous. Comme on farde son visage, on farde son âme, mais ce sont moins les autres que nous-mêmes que nous cherchons à tromper. Pour accepter de se connaître sans bénéfice d'inventaire, il faudrait être un saint ou un bandit.

*
* *

Lorsque deux êtres ont fait ensemble leur vie, qu'ils ne se sont pas quittés, qu'ils ont connu l'amour, partagé les mêmes joies et les mêmes tristesses et franchi le cap de toutes les épreuves, lorsqu'ils ont pu se pardonner mutuellement leurs torts, lorsqu'enfin les agitations de la vie s'étant apaisées, ils ont pu arriver sains et saufs, toujours ensemble, à la vieillesse, de tels êtres sont encore unis plus étroitement que dans leur jeunesse et on peut dire que leur vie fut une magnifique réussite. Dans leurs vieux regards usés brille une dernière flamme de bonté qui les préserve de la décrépitude.

*
* *

Médisance et calomnie ne sont meurtrières que dirigées contre les malheureux, les misérables, les modestes. Pour ceux qui sont riches, et qui sont grands, pour les superbes et les glorieux, elles font fonction de publicité et sert à mieux asseoir leur notoriété.

Georges DUMANI.

TABLE DES MATIÈRES.

POÈMES. — ESSAIS. — ROMANS.

	Pages.
ARCACHE (Jeanne), <i>Une tranchée à Ramleh en 1940</i>	393
— <i>Zoo</i>	284
— <i>Les enfants et le jardinier</i>	634
ASCAR-NAHAS (J.), <i>Réflexions d'Ebn-Goha</i>	378, 613
BARBITCH (Ivo), <i>Ombres portées</i>	56
CATTAUI (Georges), <i>Kent</i>	128
ÉPRON (Lucienne), <i>Souvenirs de la maison de Loti</i>	639
GORSE (Georges), <i>Sinai</i>	518
— <i>Trois esquisses égyptiennes</i>	359
GUEVEL (Jean le), <i>Chanson des filles du Nil</i>	288
HABIB (Yvette), <i>Prière aux anges</i>	265
— <i>Chant de la privation</i>	592
KHÉDRY (A.), <i>Volutes</i>	65
— <i>Identité</i>	637
KOUT EL KOULOUB, <i>L'enterrement de Zariffa</i>	60
L. G., <i>Conte de fées pour les enfants de 1950</i>	631
SÉKALY (Josée), <i>La maison au bord du fleuve</i>	74
TAHA HUSSEIN, <i>Le Livre des Jours</i> 8, 159, 290, 397, 484	
WIET (Gaston), <i>Traduction du Livre des Jours</i> (Taha Hussein)..... 8, 159, 290, 397, 484	
YERGATH (Arsène), <i>Cantique</i>	39
— <i>Poèmes</i>	152
*** <i>La paix du soir</i>	362, 520, 570

ART. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

	Pages.
CATTAUL (Georges), <i>Le tricentenaire de Racine</i>	50
CLAUDEL (Paul), <i>Le Canal de Kiel ou le trait d'union</i>	205
DRIOTON (Étienne), <i>Points de vue sur l'ancienne Égypte</i>	220
DUMANI (Georges), <i>La France amie et créancière</i>	319
— <i>L'erreur de Narcisse</i>	3
— <i>Visage de l'Angleterre</i>	473
— <i>Fragments</i>	646
FAHMY (Dorrya), <i>George Sand et la Guerre</i>	154
FAHMY (Scandar), <i>La renaissance du Théâtre égyptien moderne</i>	107
GORSE (Georges), <i>Le Faust de la Renaissance anglaise</i>	118
— <i>La douceur de la vie</i>	545
GUICHARD (Léon), <i>Complainte de France</i>	217
— <i>Madame Hariague et Beaumarchais. Une petite-fille de Racine dans la misère</i>	348
HEYKAL PACHA (Mohammed Hussein), <i>Voix de l'Égypte</i>	102
JEHIEL (M.), <i>Quelques réflexions sur «Cléopâtre» d'Auguste Bailly</i>	214
JOUGUET (Pierre), <i>L'Athènes de Périclès et les destinées de la Grèce</i>	550
LEPRETTE (Fernand), <i>Dialogue nocturne</i>	624
MARÇAIS (Georges), <i>Les idées d'Ibn Khaldoun sur l'évolution des sociétés</i>	210
MAULNIER (Thierry), <i>Visage de la France</i>	113
PAPADOPOULO (Alexandre), <i>N. V. Gogol, humoriste et mys- tique</i>	323, 448
PETIT-DUTAILLIS (Ch.), <i>La formation de l'unité française</i>	246
SOULON (H.), <i>Jules Supervielle</i>	130
TAHA HUSSEIN, <i>La faillite d'une génération</i>	425
— <i>Voix de l'Égypte</i>	210
THERIVE (André), <i>Le temps de la tour d'ivoire est passé</i>	201
VAUX (G. de), <i>La situation internationale des pays scandinaves</i>	34
— <i>Passé et présent de la Finlande</i>	267
WIET (Gaston), <i>Guerre maritime d'Occident et folklore d'Orient</i>	67

	Pages.
WIET (Gaston), <i>Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte</i>	594
— <i>Traduction de « La faillite d'une génération » (Taha Hussein)</i>	425
*** <i>Éphémérides de la guerre. La faillite de la neutra- lité</i>	191
*** <i>L'Amérique et le conflit européen</i>	88
*** <i>La Revue du Caire et la guerre</i>	100

Compagnie Centrale d'Éclairage
par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{IE}

LE CAIRE <-> ALEXANDRIE

Force Motrice Électrique
Tarifs Réduits pour Industries

Vente à tempérament et location
de chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ ET ÉLECTRICITÉ

Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées
du goudron - Naphtaline

REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

Abonnements pour l'Égypte P. T. 50
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, pour tout ce qui concerne la rédaction (5, Rue Abdel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, pour tout ce qui concerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil — Le Caire).

LE NUMÉRO : 5 PIASTRES.